2e ANNÉE
N° 13. 31 Mars 1922

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLACES DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

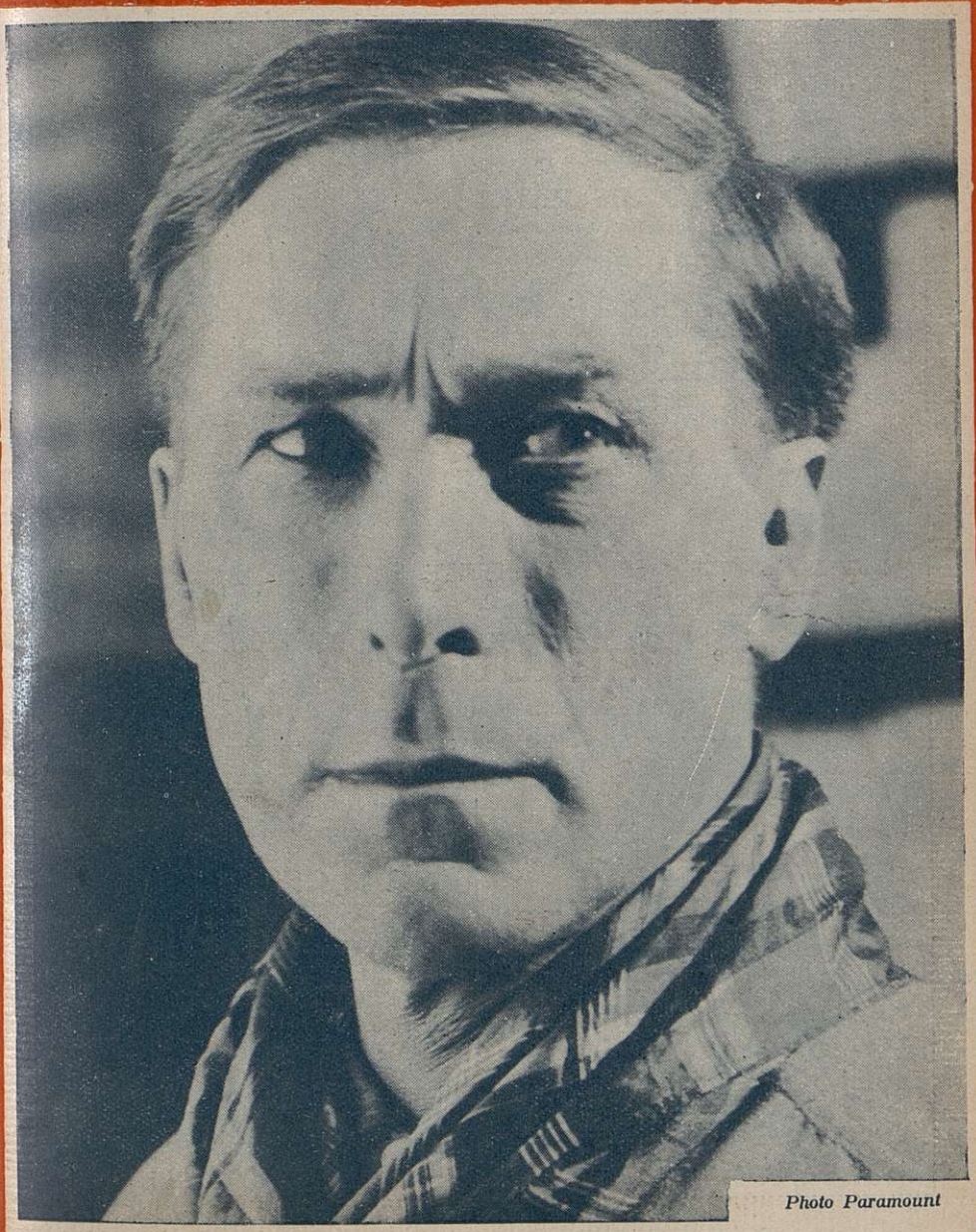


Photo Paramount

WILLIAM HART

qui vient de triompher dans « *Sa Dernière Mission* », Film Paramount

Les Grandes Productions Françaises

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

ÉDITERA LE 28 AVRIL

Les Roquevillard

S. R. C.
Film J. D.

d'après le roman de M. Henry BORDEAUX,
de l'Académie Française
Mise en scène de M. Julien DUVIVIER

MAGNIFIQUEMENT INTERPRÉTÉ PAR :

Mme Jeanne DESCLOS-GUITRY
la belle Anne d'Autriche des « Trois Mousquetaires »

M. DESJARDINS
de la Comédie-Française
l'admirable interprète des « TROIS MOUSQUETAIRES »
et de « L'AGONIE DES AIGLES »

M. MELCHIOR

M. VAN DAËLE

SERONT ENSUITE ÉDITÉS :

LE 5 MAI

LE 15e PRÉLUDE DE CHOPIN

avec **M. André NOX** et **Mme Nathalie KOVANKO**
Production ERMOLIEF-CINÉMA

LE 12 MAI

Le Démon de la Haine

Tiré de *Rolande*, le roman de M. Louis LÉTANG paru dans « Le Journal »
Cinégraphies de Léonce PERRET
Le Roman-Ciné et tous ses épisodes en une seule séance
Film tourné en France, en Amérique, en Angleterre, en Espagne avec une interprétation internationale

1er CHAPITRE LE 19 MAI | 2e CHAPITRE LE 26 MAI

La Terre du Diable

Film de M. LUITZ-MORAT
Scénario de MM. LUITZ-MORAT et A. VERCOURT
avec **M. Gaston MODOT**
Mlles Y. AUREL et A. HERMOSA
MM. LE TARARE, P. SCOTT, P. RÉGNIER, etc.

MONAT FILM

LE PLUS FORMIDABLE FILM FRANÇAIS

Les Aventures de Robinson Crusoé

SERA PROCHAINEMENT PRÉSENTÉ EN PUBLIC

ROSENVAIG-UNIVERS
.. .. LOCATION .. ..

PARIS - 6, Rue de l'Entrepôt - PARIS
Téléphone : NORD 72-67 — *Télégrammes :* Unicenolu-Paris

Edition illustrée par le Film de

L'Empereur des Pauvres

de FÉLICIEN CHAMPSAUR

Chaque époque comprenant deux chapitres est présentée en un joli volume illustre ... ... par le Film ... ...

En Vente partout

1re Epoque : LE PAUVRE . .
2e Epoque : LES MILLIONS . .
3e Epoque : LES FLAMBEAUX
4e Epoque : LES CRASSIERS .
5e Epoque : L'ORAGE . . . .
6e Epoque : FLORÉAL . . . .

Photo Mosquetty

PRIX du volume : 2fr. 75

Envoi franco de chaque volume contre 2 fr. 75 *adressés à* J. FERENCZI, Édit^r, 9, Rue Antoine-Chantin, PARIS (14e)

FÉLICIEN CHAMPSAUR
à Montceau-les-Mines, le 1er Mai 1921

Les Billets de "Cinémagazine"

DEUX PLACES
à Tarif réduit
Valables du 31 Mars au 6 Avril 1922

Ce Billet ne peut être vendu.

En aucun cas il ne pourra être perçu avec ce billet une somme supérieure à 1 fr. 75 par place pour tous droits.

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des établissements ci-dessous où il sera reçu aux jours spécialement indiqués pour chacun d'eux.

PARIS

AUBERT PALACE, 24, boul. des Italiens. — *L'Atlantide*, avec Napierkowska.

ELECTRIC PALACE AUBERT, 5, boul. des Italiens. — *Aubert-Journal. La Terreur*, com. d'aventures. *L'Arène Conjugale*, comédie. — En supplément facultatif : *Bicard et l'agent Billoche*, dess. animés. *Pathé-Revue.*

PALAIS ROCHECHOUART AUBERT, 56, boul. Rochechouart. — *Fatty fait le coq*, com. *L'Empereur des Pauvres* (6e chap.). *Pathé-Revue. L'Aiglonne* (7e épisode). *Aubert-Journal. La Résurrection du Bouif*, avec Tramel.

GRENELLE AUBERT PALACE, 141, aven. Emile-Zola. — *Pathé-Revue, La Petite Providence*, comédie. *Parisette* (5e épis.). *Aubert-Journal. Une Aventure à la Frontière*, com. dramat. *Zigoto explorateur*, com.

REGINA AUBERT PALACE, 155, rue de Rennes. — *Aubert-Journal. L'Empereur des Pauvres* (5e chap.). *La Petite Providence. Pathé-Revue, Le Premier cirque. L'Aiglonne* (7e épis.). *La Chasse est ouverte*, com.

VOLTAIRE AUBERT PALACE, 95, rue de la Roquette. — *Pathé-Revue, L'Empereur des Pauvres* (6e chap.). *Le Gosse Infernal. La Résurrection du Bouif. Aubert-Journal.*

GAMBETTA PALACE, 6, rue Belgrand. — *Aubert-Journal. L'Empereur des Pauvres* (6e chap.). *Le Gosse Infernal. La Résurrection du Bouif.*

PARADIS AUBERT PALACE, 42, rue de Belleville. — *Fatty fait le coq. Savoir aimer. Aubert-Journal. Les Sept perles* (5e épis.). *Le Gosse*, avec Charlie Chaplin et Jackie Coogan.

Pour les établissements ci-dessus, les billets de *Cinémagazine* sont valables tous les jours, matinée et soirée, sauf samedis, dimanches et fêtes.

ALEXANDRA, 12, rue Chernoviz. — *La Flamme dans le désert*, com. dram. *Charlot musicien, L'Intrus*, com. sentim.

ARTISTIC-CINÉMA-PATHÉ, 61, rue de Douai, Du lundi au jeudi.

CINÉ-THÉATRE LAMARCK, 91, rue Lamarck. Lundi, mardi, mercredi et vendredi.

CINÉMA CLUNY, 60, rue des Écoles. 1 franc par place du lundi au jeudi en matinée et soirée, vendredi et samedi en matinée. Jours et veilles de fêtes exceptés.

CINÉMA DU PANTHÉON, 13, rue Victor-Cousin. *Actualités. Excursion au Summerland. L'Aiglonne. Le Mystère de la Chambre Jaune. Zigoto homme de ménage.* 1 franc par place du lundi au jeudi, en matinée et soirée. Vendredi et samedi en matinée, jours et veilles de fêtes exceptés.

Etablissements Lutetia

LUTETIA, 31, av. de Wagram. — *L'Antiquaire. Le Canard en ciné. La Résurrection du Bouif. Gaumont-Actualités. Parisette* (5e épisode).

ROYAL, 37, av. de Wagram. — *Les Yeux blessés. L'Empereur des Pauvres* (6e chap.). *La Terreur. Pathé-Journal. L'Aiglonne* (7e épisode).

LE SELECT, 8, av. de Clichy. — *Pathé-Revue. La Panthère Noire. La Terreur. Parisette* (5e épis.).

LE CAPITOLE, place de la Chapelle. — *Pathé-Journal. Parisette* (5e épis.). *La Résurrection du Bouif. L'Empereur des Pauvres* (6e chapitre). *Les Flambeaux* (6e chapitre).

LE MÉTROPOLE, 85, av. de St-Ouen. — *L'Aiglonne* (7e épis.). *La Résurrection du Bouif. L'Empereur des Pauvres* (6e chap.).

LYON-PALACE, 12, r. de Lyon. — *Gaumont-Actualités. L'Empereur des Pauvres* (6e chap.). *Le Gosse Infernal*, avec Jackie Coogan. *Parisette* (5e épis.). *La Résurrection du Bouif.*

SAINT-MARCEL, 67, boul. St-Marcel. — *La route des Alpes. Parisette* (5e épis.) *Gaumont-Actualités. L'Empereur des Pauvres* (5e chap.). *Une aventure à la Frontière*, com. dram.

LECOURBE, 115, rue Lecourbe. — *L'Arène Conjugale. Parisette* (5e épis.). *Le Gosse Infernal. L'Empereur des Pauvres* (5e chap.). *Gaumont-Actualités.*

BELLEVILLE-PALACE, 23, r. de Belleville. — *Gaumont-Actualités. Parisette* (5e épis.). *La Résurrection du Bouif. L'Empereur des Pauvres* (6e chapitre).

FÉERIQUE, 146, r. de Belleville. — *Pathé-Journal. L'Empereur des Pauvres* (6e chap.). *La Résurrection du Bouif. Parisette* (5e épisode).

OLYMPIA, place de la Mairie, Clichy. — *Pathé-Revue. Parisette* (5e épis.). *L'Empereur des Pauvres* (5e chap.). *Gaumont-Actualités. Une Aventure à la Frontière*, com. dramatique.

Pour les Etablissements Lutetia, il sera perçu 1 fr. 50 par place, du lundi au jeudi, en matinée et soirée. Les vendredi et samedi en matinée. Jours et veilles de fêtes exceptés.

CINÉMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau. — Du lundi au jeudi inclus, sauf jours fériés.

DANTON-PALACE, 99, boulevard Saint-Germain. Du lundi au jeudi, en matinée et en soirée.

CINÉMA DAUMESNIL, 216, avenue Daumesnil. Du lundi au jeudi en soirée et jeudi en matinée.

CINÉMA SAINT-MICHEL, 7, place St-Michel. Matinées et soirées : places à 1 fr. 50 et à 1 fr. 25. Du lundi au jeudi. *La Poupée du Milliardaire, Parisette* (5e épis.).

FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre. Du lundi au jeudi.

FOLL'S BUTTES CINÉMA, 46, avenue Mathurin-Moreau. Samedi (soirée), dimanche (matinée et soirée), lundi (soirée), jeudi (matinée).

GRAND CINÉMA DE GRENELLE, 86, avenue Émile-Zola. Du lundi au jeudi, sauf représentation théâtrale.

GAMBETTA-PALACE, 6, rue Belgrand (place Gambetta). Tous les jours, sauf samedis, dimanches, veilles et jours de fêtes.

LE GRAND CINÉMA, 55, avenue Bosquet. — Tous les jours, sauf samedi, dimanche, fêtes et veilles de fêtes.

GRAND ROYAL CINÉMA, 83, av. de la Grande Armée. Tous les jours sauf dimanches et fêtes.

IMPÉRIA, 71, r. de Passy. — *Fatty, Chevalier de Mabel*, com. *L'Empereur des Pauvres. La Résurrection du Bouif*, com. dram.

LOUXOR, 170, boul. Magenta. Tous les jours mat. et soirée, sauf samedi et dimanche.

PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. Tous les jours en matinée et en soirée dans les deux salles.

PYRÉNÉES-PALACE, 129, rue de Ménilmontant. — Tous les jours en soirée, sauf : samedis, dimanches, veilles et jours de fêtes.

VICTORIA, 33, rue de Passy. — *L'Aiglonne. Lui et la belle Sélika*, com. *La Petite Providence*, com. sentim. *Le Prix de l'honneur*, com. dramat.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — EDEN-THÉATRE, 12, Grande Rue, Vendredi.

AUBERVILLIERS. — FAMILY-PALACE, place de la Mairie. Vendredi et lundi en soirée.

CHATILLON-SOUS-BAGNEUX. — CINÉ-MONDIAL (Salle des Fêtes), rue Sadi-Carnot, Dimanche, matinée et soirée.

CHOISY-LE-ROI. — CINÉMA-PATHÉ, 13, avenue de l'Hôtel-de-Ville. Dimanche soir.

COLOMBES. — COLOMBES-PALACE, 11, rue Saint-Denis. Vendredi.

DEUIL. — ARTISTIC-CINÉMA. Dimanche soir.

ENGHIEN. — ENGHIEN-CINÉMA. *L'Agonie des Aigles* (2e époque). Du vendredi au dimanche.

CINÉMA-PATHÉ. *L'Assommoir* (3e épisode).

FONTENAY-SOUS-BOIS. — PALAIS DES FETES, rue Dalayrac. Vendredi et lundi soir.

IVRY. — GRAND CINÉMA NATIONAL, 116, boul. National. Vendredi et lundi en soirée

LEVALLOIS-PERRET. — TRIOMPHE-CINÉ, 148, rue Jean-Jaurès. — Tous les jours, sauf dimanches et fêtes.

MALAKOFF. — FAMILY-CINÉMA, place des Ecoles. Samedi et lundi en soirée.

POISSY. — CINÉMA PALACE, 6, boul. des Caillois. — Dimanche.

SAINT-DENIS. — CINÉMA-THÉATRE, 25, rue Catulienne et 2, rue Ernest-Renan. Jeudi en matinée et soirée et vendredi en soirée, sauf veilles et jours de fêtes.

SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINÉMA. Dimanche en soirée.

SAINT-MANDÉ. — TOMELLI-CINÉMA, 19, rue d'Alsace-Lorraine. — Dimanche soir.

SANNOIS. — THÉATRE MUNICIPAL. Dimanche en soirée.

VINCENNES. — EDEN, en face le fort. Vendredi et lundi en soirée.

DÉPARTEMENTS

ANGERS. — SELECT-CINÉMA, 38, rue Saint-Laud. Mercredi au vendredi et dimanche 1er mat.

ANZIN. — CASINO-CINÉ-PATHÉ-GAUMONT. Lundi et jeudi.

ARCACHON. — FANTASIO-VARIÉTÉS-CINÉMA (D. G. Sorius). Jeudi et vendredi, sauf veilles et jours de fêtes.

AUTUN. — EDEN-CINÉMA, 4, pl. des Marbres. Samedis, dimanches et fêtes en soirée.

BELFORT. — ELDORADO-CINÉMA. — Toutes séances, sauf représentations extraordinaires.

BELLEGARDE. — MODERN-CINÉMA. — Dimanche matinée et soirée, sauf galas.

BÉZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, avenue Saint-Saëns. Du lundi au mercredi, jours et veilles de fêtes exceptés.

BIARRITZ. — ROYAL-CINÉMA, 6, av. du Maréchal-Joffre. — Toutes représentations cinématographiques, sauf galas, à toutes séances : vendredi et dimanche exceptés.

BORDEAUX. — CINÉMA-PATHÉ, 3, cours de l'Intendance. — Tous les jours mat. et soirée sauf samedi, dim., jours et veilles de fêtes.

SAINT-PROJET-CINÉMA, 81, rue Sainte-Catherine. Du lundi au jeudi.

CAHORS. — PALAIS DES FETES. — Samedi.

CHERBOURG. — ELDORADO. Jeudi.

THÉATRE OMNIA. Jeudi.

CLERMONT-FERRAND. — CINÉMA PATHÉ, 99, boul. Gergovie. — Tous les jours sauf samedis et dimanches.

DENAIN. — CINÉMA VILLARD, 142, rue de Villard. Lundi.

DIJON. — VARIÉTÉS, 49, rue Guillaume-Tell. Jeudi, matinée et soirée, dimanche en soirée.

ÉPERNAY. — TIVOLI-CINÉMA, 23, rue de l'Hôpital. Lundi, sauf lundis fériés.

GRENOBLE. — ROYAL CINÉMA, rue de France. En semaine seulement.

HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE, le mercredi, sauf les veilles de fêtes.

LE HAVRE. — ALHAMBRA-CINÉMA, 75, rue du Président-Wilson.

LE MANS. — PALACE-CINÉMA, 104, avenue Thiers. Tous les jours, sauf samedis et dimanches.

LIMOGES. — CINÉ-MOKA. Du lundi au jeudi.

LORIENT. — SELECT-PALACE. Tous les jours, sauf samedis, dimanches, jours et veilles de fêtes.

LYON. — BELLECOUR-CINÉMA, place Léviste.

IDÉAL-CINÉMA, 83, avenue de la République. Du lundi au jeudi, fêtes et veilles exceptées.

MAJESTIC-CINÉMA, 77, rue de la République

MARMANDE. — THÉATRE FRANÇAIS. Dimanche en matinée.

MARSEILLE. — TRIANON-CINÉMA, 29, rue de la Darse. Tous les soirs, sauf samedi.

MELUN. — EDEN-CINÉMA, MUSIC-HALL. — *L'Aiglonne* (1er épisode). *Liliane.*

MENTON. — MAJESCTIC CINÉMA, avenue de la Gare. Tous les jours, sauf samedi, dimanche et jours de fêtes.

MILLAU. — GRAND CINÉMA PAILHOUS. Toutes séances.

MONTPELLIER. — TRIANON-CINÉMA, 11, r. de Verdun. Tous les jours, sauf samedis, dimanches, veilles et jours de fêtes.

MULHOUSE. — ROYAL-CINÉMA. Du jeudi au samedi, sauf veilles et jours de fêtes.

(Voir la suite page 388).

Le numéro : **1** fr. — 2e Année. — N° 13 — 31 Mars 1922.

Cinémagazine

Hebdomadaire illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS			JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE	ABONNEMENTS		
France	Un an.....	40 fr.	Directeurs	Étranger	Un an.....	50 fr.
—	Six mois.....	22 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9e). *Tél.* : *Gutenberg* 32-32	—	Six mois...	28 fr.
—	Trois mois ...	12 fr.	*Les abonnements partent du 1er de chaque mois*	—	Trois mois .	15 fr.
—	Un mois.....	4 fr.	(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	—	Un mois....	5 fr.
Chèque postal N° 309 08				Paiement par mandat-carte international		

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de **Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aile, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior, Nadette Darson, Romuald Joubé, Simone Vaudry, Jeanne Desclos, Charles Vanel, Stacia de Napierkowska, Fernand Hermann, Maguy Deliac, Claude Mérelle, Elmire Vautier, Andrée Brabant, Clyde Cook (Dudule), Claude France, Suzanne Bianchetti, Sabine Landray, Pierre Magnier, José Davert (Chéri-Bibi), Aimé Simon-Girard, Fernande de Beaumont, Alfred Saint-John, dit « Picratt », Planchet Armand-Bernard, Douglas Fairbanks, André Roanne, Pierre de Guingand, Monique Chrysès, Laurent Morlas et Marquisette.**

Chaque numéro contenant l'un de ces recensements est en vente au prix de 1 franc.

JEAN DEVALDE

Vos nom et prénom habituels ? — *Jean Devalde.*
Lieu et date de naissance ? — *Je ne me souviens plus.*
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *« L'Anneau fatal » de Louis Feuillade.*
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Ceux qui sont dans ma nature.*
Aimez-vous la critique ? — *Oui, lorsqu'elle est juste.*
Avez-vous des superstitions ? — *Non.*
Quel est votre fétiche ? — *Un chat noir.*
Quel est votre nombre favori ? — *Tous les nombres pairs.*
Quelle nuance préférez-vous ? — *Le Bleu.*
Quelle est la fleur que vous aimez ? — *Toutes.*
Quel est votre parfum de prédilection ? — *Celui de la femme que j'aime.*
Fumez-vous ? — *Non ! ! !*
Aimez-vous les gourmandises ? — *Oui ! !!*
Lesquelles ? — *Toutes.*
Votre petit nom d'amitié ? — *Jeannot.*
Votre devise ? — *Alea jacta est.*
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — *Le mien.*
Quelle est votre ambition ? — *Etre heureux.*
Quel est votre héros ? — *J'hésite entre plusieurs.*
A qui accordez-vous votre sympathie ? — *A ceux qui m'accordent la leur.*
Avez-vous des manies ? — *Il paraît.*
Etes-vous... fidèle ? — *Mais oui.*
Si vous vous reconnaissez des défauts, quels sont-ils ? — *Ils sont trop nombreux.*
Si vous vous reconnaissez des qualités quelles sont-elles ? — *J'en ai tellement.*
Quels sont vos auteurs favoris : Ecrivains, Musiciens ? — *Henry Bataille, Kipling.*
Quel est votre peintre préféré ? — *Bib ! ? !*
Quelle est votre photographie préférée ? — *Celle que je joins.*
Quels sont vos passe-temps favoris ? — *Le footing, le bridge.*

Photo Bert.

Jean Devalde

ÉTABLISSEMENTS RECEVANT LES BILLETS DE « CINÉMAGAZINE »

NIMES. — MAJESTIC-CINÉMA, 14, rue Emile-Jamais. Lundi, mardi, mercredi en soirée. Jeudi matinée et soirée, sauf veilles et jours de fêtes, gala, exclusivité.

PORTETS (Gironde). — RADIUS CINÉMA. Dimanche soir.

RAISMES (Nord). — CINÉMA CENTRAL. Dimanche en matinée.

ROANNE. — SALLE MARIVAUX (Dr Paul Fessy), rue Nicolas. Jeudi, vendredi et samedi.

ROUEN. — OLYMPIA, 20, rue Saint-Sever. Tous les jours, sauf samedis, dimanches et jours fériés.

ROYAL-PALACE, J. Bramy (face théâtre des Arts). Du lundi au mercredi et jeudi mat. et soirée.

TIVOLI-CINÉMA DE MONT SAINT-AIGNAN. Dimanche matinée et soirée.

ROYAN. — ROYAN-CINÉ-THÉATRE, Dimanche en matinée.

SAINT-MALO. — THÉATRE MUNICIPAL. Samedi en soirée.

SAUMUR. — CINÉMA-PALACE, 13, quai Carnot. — Dimanche soir.

SOUILLAC. — CINÉMA DES FAMILLES, rte Nationale. Jeudi, samedi, dimanche mat. et soirée.

TARBES. — CASINO-ELDORADO, boul. Bertrand-Barrère. Jeudi et vendredi.

TOURCOING. — SPLENDID-CINÉMA, 17, rue des Anges. Toutes séances, sauf dimanches et jours fériés.

HIPPODROME. Lundi en soirée.

VALLAURIS (Alpes-Maritimes). — CINÉMA, place de l'Hôtel-de-Ville. Toutes les séances.

VICHY. — CINÉMA PATHÉ, 15, rue Sornin. Toutes séances sauf dimanches et jours fériés.

VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). Samedi.

ÉTRANGER

ANVERS. — THÉATRE PATHÉ, 30, avenue de Heyser. — Du lundi au jeudi.

ASSOCIATION DES "AMIS DU CINÉMA"

L'Association des Amis du Cinéma, formée entre les Rédacteurs et les lecteurs de CINÉMAGAZINE, a été fondée le 28 Avril 1921.

But de l'Association :

1° *Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;*

2° *Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;*

3° *Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;*

4° *Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.*

Les **Amis du Cinéma** *peuvent correspondre au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».*

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à douze francs par an payables par annuités, semestres, trimestres, ou mensualités (joindre un timbre de 0 fr. 25 pour l'accusé de réception).

Une autre catégorie d'adhérents, dénommés membres d'honneur, comprend des associés à cotisation fixe une fois versée de 50 francs.

L'Association est ouverte indistinctement à tous ceux qui partagent nos idées et approuvent notre programme.

Nous tenons à la disposition des **Amis** *notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de* **Deux francs.** *Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.*

NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT

Notre ami L. Delamare, qui dirigea le Film d'Art au temps de sa période héroïque, nous adresse la lettre ci-dessous :

« Chers amis,

« A propos de Sarah Bernhardt au ciné, vous avez oublié de citer son premier film.

« C'est *La Tosca* !

« L'oubli est excusable, attendu que, tourné dans un studio provisoire installé dans un ancien marché, rue des Pyrénées, *La Tosca* ne parut jamais en public en raison de la mauvaise qualité photographique.

« Le film d'Art dut quelques mois après retourner une autre *Tosca*, avec Mlle Cécile Sorel et M. Le Bargy dans « Scarpia ».

« C'est de Max qui interprétait Scarpia aux côtés de Sarah Bernhardt et ceci se place en 1907 ou 1908.

« A vous bien cordialement.

« L. DELAMARE. »

Lisez et faites lire **Cinémagazine**

Cliché Harry

WILLIAM RUSSEL *procède à une arrestation dans « Jack, policeman d'occasion ».*

WILLIAM RUSSEL

Vous êtes-vous souvent demandé quelles étaient les qualités requises pour devenir un *artiste de cinéma* dans toute l'acception du mot? Non? Eh bien ! je vais *tâcher* de vous l'expliquer.

Si vous voulez mériter le titre d'interprète *cinématographique*, il faut que vous sachiez *tout faire* ! Un metteur en scène peut très bien vous dire, le matin, en arrivant au studio : « Ah ! eh bien, mon petit vieux, dès que nous aurons tourné cet intérieur, nous déjeunerons en vitesse et nous irons à la Corniche : là, vous poursuivrez le traître en auto ; lorsque vous arriverez près de lui, vous sauterez dans sa voiture, il y aura bataille : vous aurez le dessous et vous plongerez du haut de la falaise afin de faire croire au public que vous avez été précipité dans les flots. »

... Et le jeune premier doit accomplir tout cela avec charme et élégance !...

L'artiste *de cinéma* consciencieux ne se fait jamais doubler et c'est ainsi que Zigoto attrape trois mois d'hôpital après chaque film, pendant que le public, installé dans de bons fauteuils, regarde sans s'émouvoir ses effarantes acrobaties !

Permettez-moi, après ce préambule, de vous présenter un charmant jeune homme très sympathique : William Russel bien près de posséder toutes les qualités de l'*artiste cinégraphique*.

Voici son portrait-express : Large sourire découvrant de belle dents. Vêtu presque toujours de complets gris à larges poches. Ne peut faire une déclaration que lorsqu'il conduit une auto à 120 à l'heure ! Embarrassé, il passe son éternelle casquette d'une main dans l'autre... et trouve la solution. Aussitôt il saute, court, danse, nage, bondit sur une moto... manque toujours de se casser le cou ! Il n'a pas de chance... mais, au cinquième acte, il épousera tout de même l'ingénue et c'est là le principal !...

Cet artiste remarquable et populaire s'appelle de son véritable nom William Leach né à New-York le 12 avril 1886 par un temps exécrable. Il pleuvait à torrents et il soufflait un vent à déraciner tous les arbres de *Riverside Park* ! C'est pour cela, dit-on, que William Russell est d'une nature plutôt... bouillante...

Parvenu à peine à l'âge de sept ans, il ac-

complissait de véritables tours de force. dans les allées de Central Park.

C'était un enfant terrible, et ses parents craignaient toujours, lorsqu'il sortait, qu'on le ramène « at home » en petits morceaux.

Un beau jour, il annonça à sa famille « qu'il allait vivre sa vie ». Un manager du Cirque Ringling désirait voir ses parents pour l'engager comme acrobate.

Hâtons-nous de dire que la famille voyant en cela un moyen de se débarrasser de ce *mauvais garnement* (c'est aussi le titre d'un de ses films !) signa ce contrat sans objection !

Avec l'âge, on devient sérieux... aussi William quitta quelques années plus tard le Cirque Ringling pour entrer à l'Université de Fordham, son éducation ayant été assez négligée jusque-là. Il devint un bon élève malgré que sa conduite fût des moins disciplinées : il ne pouvait s'habituer à rester sur un banc du matin au soir. Lorsque sonnait l'heure du *lunch*, il profitait de cette occasion pour sauter par-dessus les tables pour être le premier sorti... et se dérouiller les jambes, disait-il...

Le soir, puni, consigné dans sa chambre, il sautait, délicatement, du deuxième étage sur le toit du préau, se laissait glisser ensuite par un des piliers de l'édifice. Une fois dans la cour, il n'avait qu'à se hisser à la force du poignet jusqu'au faîte du mur... et il était libre !

On raconte même que le surveillant « mobilisa » quelques élèves pour se mettre à la poursuite de *Bill, the devilish boy* (Bill, le diable)... ce qui fait penser à quelques-unes de ses productions, *Jack se paie des émotions*, *Jack a le diable au corps* et *Jack l'indomptable* !

D'ailleurs, on ne m'ôtera pas de l'idée que cette série de films, éditée en France par les *Cinématographes Harry*, n'est pas autre chose que la vie filmée de Russell.

A la Fordham University, il montra beaucoup de goût dans les pièces que l'on interprétait entre élèves. Un de ses professeurs encouragea Bill dans cette nouvelle voie. Le bulletin mensuel qu'éditait ce collège relata les succès de William Russell. Cette feuille étant tombée sous les yeux du manager du Palmer Théâtre à New-York décida ce dernier à confier un rôle de jeune premier exhubérant à William qui en fit une création remarquée.

Il était lancé. Il devint le partenaire de grands artistes américains tels que David Higgins, Chauncey Alcott, Blanche Bates,

Dans la *Cousine Kate*, où il donnait la réplique à Ethel Barrymore, il fut chaleureusement applaudi, et sacré étoile dans un vaudeville intitulé *Saint Elmo*.

***

A 25 ans, le cinéma — qui à cette époque commençait à balbutier malgré qu'il soit muet ! — l'attire irrésistiblement ! Va-t-il le ravir à la scène?

Cliché Harry

Jack cherche un emploi.

Non ! pas encore, car l'essai qu'il fait à la Biograph Co dans *The roman slave*, sous la direction de Griffith, lui apporte une déception.

On revient toujours paraît-il, à ses premières amours... Il affronta encore les feux de la rampe jusqu'en 1915 où il signe un contrat de quatre ans avec l'*American Company* dont nous avons vu en France une bonne vingtaine de films. D'abord, avec Miss Francellia Billington pour partenaire : *Le capitaine au long cours*, *Le mauvais garnement*, *Un gentilhomme batailleur*, *Une situation de tout repos*, *Jack le boxeur*, *Le serment*, *Une aventure au Far-West*, *Le poids d'une faute*.

Ensuite, il fait la connaissance de la toute charmante Miss Charlotte Burton qu'il engage comme protagoniste, avec l'espoir de lui confier, un jour, son cœur !...

Un Terrible Poltron — *Cliché Harry*

Jack a le diable au corps — *Cliché Harry*

Après leur mariage, ils interprètent ensemble : *Jack le parfait gentleman*, *Jack et l'Affaire Lemoann* et *Au tournant de la vie*. Puis, il y a quelques nuages, comme dans les meilleurs studios. On se sépare. Entre temps, il interprète quelques films jusqu'à expiration de son contrat avec *l'American C°* ; ce sont : *Un rude lascar*, *Jack se paie des émotions*, *Jack Roi des détectives*, *Jack l'indomptable*, *Un terrible poltron*, *La griffe*, *Jack l'audacieux*, *Jack médecin malgré lui*, *Jack cherche un emploi*, *Jack a le diable au corps*, *Jack policeman d'occasion*, *Jack mystifié* (Ce film devait s'intituler *La femme qui assassina*, mais les " Cinématographes Harry" pour éviter le courroux de Dame Anastasie, ont dû en changer le titre...)

Le voilà remarié avec Helen Ferguson. Il fonde sa propre compagnie en collaboration d'Henry King et devient membre de la *Motion Picture Directors Association*.

Jack l'audacieux. — *Cliché Harry*

***

En 1920, George Walsch quitte la Fox-Film ; par qui va-t-elle remplacer ce jeune premier sportif? par William Russell qui, ma foi, est bien le digne successeur de Géo.

Que l'on me permette une toute petite objection : la Fox-Film n'a pas assez soigné le côté scénario. Je dois malheureusement déclarer que les récents films de William Russel, c'est-à-dire *Silence sacré*, *Voleur de grands chemins*, *Civilisés*, *Feu des quatre fers*, *Rien faire et la séduire* sont inférieurs à sa « Série Jack » et lui portent un préjudice certain.

Ses admirateurs ne m'en voudront pas d'avoir fait cette remarque, car il est nécessaire de faire entrevoir à William Russel qu'il ne doit interpréter que des scénarios mettant en relief ses réelles qualités de sportsman et de comédien dont il s'honore à juste titre.

Ayons confiance en l'avenir ! Attendons ses prochaines productions qui nous donneront le moyen de le classer parmi les premiers au tableau d'honneur des annales cinégraphiques. SAINT-AVIT.

RECENSEMENT EXPRESS

Petit nom d'amitié : Bill.
Marié à : Helen Ferguson.
Poids : 90 kilos.
Taille : 1 mètre 88.
Cheveux : bruns.
Yeux : noisettes.
Adresse : Care of Fox Film Corporation 1401 Western Avenue, Los-Angelès (California) U.S.A.

RABAT. — *Le sultan se rend à la prière*

DESCRIPTIONS MAROCAINES CINÉMATOGRAPHIQUES

RABAT, la Ville blanche et rose

Rabat est comme une jeune femme qui passerait toute la journée à sa toilette. Elle semble continuellement occupée à se mettre de la poudre de riz.

Cela commence dès le matin. Le soleil n'a pas encore enjambé l'horizon que déjà Rabat se pare, du côté de la mer, de l'écharpe rose et céruléenne du ciel. Des maisons jaillissent des vapeurs qui hésitent à se dissoudre et rôdent par les rues avant de s'envoler.

Le Bou R'greg, l'oued aux eaux silencieuses, se plaît à lui servir de miroir. Il s'attarde autour des vieux murs et des maisons pâles avant de se laisser prendre, à contre-cœur, par la mer.

Le soleil se hisse en diagonale. La ville, pour mieux séduire, change de toilette. Il n'y a pas une tache sur le visage des maisons. Je n'ai jamais rien vu d'aussi propre que le ciel de Rabat, d'aussi vert que le feuillage de ses orangers.

Midi : Nouveau changement. Toujours du blanc, toujours du rose, toujours du bleu, mais tout cela serti dans l'écrin des ombres violettes. Il s'agit de frapper davantage les yeux que la sieste n'a point alourdis. Il faut plaire, il faut plaire toujours : quel malheur si on allait s'apercevoir d'une faute de goût, d'une erreur mise en relief par l'implacable lumière. Et pour l'éviter Rabat vous aveugle, vos paupières clignent à la contempler. Elle ne veut pas être dévisagée à ce moment, elle attend son heure.

Et cette heure arrive bientôt. Dans sa somnolence recueillie, elle apprête son soleil couchant.

Alors là, c'est le grand jeu, la suprême œillade qui doit emporter votre admiration. Dès que le soleil alourdi s'apaise et roule vers l'occident, Rabat commence ses minauderies. Elle emprunte toutes les couleurs à la nature qui ne peut rien lui refuser. Avec une coquetterie excessivement raffinée elle en tire des nuances insoupçonnées : le mauve, l'or, le rose, le bleu, l'ocre, le rubis, le vert s'échelonnent en des gammes qui, de demi-ton en demi-ton, se fondent en des accords impossibles à démêler. Elle tire parti de tout, du ciel qui lui compose un fond, du fleuve qui lui offre un miroir, de la mer qui l'encadre, de ses rochers, de ses fleurs, de ses feux, de ses vieux murs. On avait essayé de l'enlaidir par une douane interminable, glissée insidieusement sur le fleuve à l'endroit précis où elle aime le plus s'admirer. Il n'y a pas eu moyen. Bien mieux, elle a absorbé les longs bâtiments de cette douane qui sont devenus pour elle une parure de plus.

On conçoit ce qu'une telle ville peut apporter de sujets d'extase à un touriste ou à un de ces peintres que nous appelons « délicats ». Les fabricants de cartes postales en couleurs ne sont pas encore revenus de leur émerveillement.

Mais je suis en train d'être injuste. Rabat peut être une ville maniérée, bien involontairement d'ailleurs, mais son charme demeure évident. Pourtant, ce n'est pas encore là que doivent s'arrêter les metteurs en scène qui auront entrepris d'étudier profondément le Maroc. Rabat est en quelque sorte un lieu qui met l'Islam à portée du roumi. On trouve dans cette ville tout ce qui peut séduire les cœurs européens qui savent se contenter d'idéals restreints. Un metteur en scène peut, par exemple, demeurer là, s'il a seulement pour but d'introduire dans un roman cinéma chrétien un épisode ou deux de vie musulmane.

A cet égard, Rabat lui donnera toute satisfaction.

Bien entendu, l'objectif dédaignera les teintes moelleuses dont je parlais tout à l'heure, mais il reste encore suffisamment de choses pour amuser son œil unique.

Il pourra, par exemple, tourner huit jours autour de la Casbah des Oudayas et même

RABAT. — *La rue Souika.*

y pénétrer sans enregistrer un tableau qui se répète. Il y trouvera des décors nobles ou gracieux devant lesquels toute ingénue pourra rêver.

Dieu sait pourtant si j'étais prévenu contre cette Casbah des Oudayas.

Pas un jour, tandis que je combinais à Casablanca mes itinéraires, on n'avait manqué de me dire :

— Vous allez à Rabat, n'oubliez pas surtout d'aller voir le café maure de la Casbah des Oudayas.

Si bien qu'à la fin, chaque fois qu'on m'en parlait, je détournais la conversation.

Naturellement, j'ai tout de même vu le café maure, classé parmi les monuments historiques et le jardin arabe et le musée et la Casbah. J'ai tout vu, essayant d'oublier les phrases admiratives toutes faites qui bouillonnaient encore dans mon cerveau, mais j'ai vu exactement ce que je m'attendais à voir :

Un monument orgueilleux de la civilisation berbère que rien heureusement ne pourra jamais transformer ni détruire, un petit jardin aux allées de pierres plates, aux terres en contre-bas qui veulent conserver toute l'humidité possible pour les arbres altérés et enfin le fameux café maure.

Un metteur en scène qui irait à Rabat sans créer un tableau spécial pour y placer le café maure serait très mal jugé des gens qui font profession de connaître le Maroc.

Il s'entendrait dire bien des fois qu'il ne connaît pas son métier.

Certes, il devait être aimable ce café maure au temps que les disciples de M. Joanne ou de M. Baedecker l'ignoraient. Mais ils sont venus et l'on n'a plus travaillé que pour eux. On leur a préparé le thé vert en l'accommodant à leur goût, on a acquis pour eux des apéritifs de marque et ils ont payé ces attentions par des admirations bruyantes et répétées. On a disposé les géraniums comme à Dinard, on leur a ménagé des points de vue de façon qu'ils puissent crier : « Ah ! » sans se douter de la mise en scène.

Il est extraordinaire qu'après cela on puisse encore s'asseoir sur les nattes souples et regarder sans être attristé. C'est que, malgré tout, la terrasse où s'accroche le café maure est le lieu le plus reposant du monde. Accroupi dans l'ombre des fortifications incorruptibles on voit la barre du Bou R'greg où les barques dansent en passant. L'œil glisse sur l'eau pour s'arrêter sur Salé, la vieille ville des pirates qui s'arrondit doucement sur la colline comme le sein blanc d'une femme couchée. Un minaret en marque le centre.

Alors, on reste malgré tout et, si l'on a la chance que le silence ne soit pas troublé, on y passe une heure paisible. Les négociants maures ou les fonctionnaires arabes qui viennent s'y étendre vous réconcilient avec l'époque. Ils vous saluent sans vous regarder et peuvent parler sans être importuns. Ils savent vous offrir une cigarette sans réclamer un échange de lieux communs. Ils respectent votre rêverie et l'accentuent.

Mais je vous engage sincèrement à fuir dès que vous entendez derrière vous le : « Ah ! » mouillé de tendresse théâtrale qui signale l'arrivée d'un individu porteur

d'une jumelle et d'une casquette de voyage.

Et puis, il y a tout de même à Rabat des choses qui valent la peine d'être recherchées. Je vous conseille d'abord la rue Souika et la nouvelle ville européenne où le maréchal Lyautey a établi la Résidence.

C'est dans la rue Souika que j'ai fait connaissance avec les commerçants ou plutôt les boutiquiers marocains. Le caractère de cette étude purement objective ne me permet pas de vous exposer plus d'un quart de mes impressions subjectives. Sachez seulement que j'ai dépensé là des sommes tout à fait disproportionnées à mes revenus, uniquement pour avoir osé marchander des tapis, des tentures, des coussins, de la vaisselle et des pipes à kif. Vous comprendrez ainsi que j'ai une vive admiration pour le négoce arabe. Bien entendu, je n'achèterai jamais plus qu'à prix fixe mais à ce moment-là j'étais jeune, je ne savais pas.

La rue Souika n'a vraiment pas grand'chose de roumi. On peut, lorsqu'on est un nouveau débarqué, y passer vingt fois en trouvant toujours de nouveaux sujets d'étonnement. Elle a en outre ceci de remarquable qu'étant dédaignée par les ouvrages officiels de tourisme on n'y trouve aucun guide qui se propose de vous la faire visiter. Dédaignée par M. Baedecker et ses semblables elle semble vous offrir quelque chose de vierge.

Malheureusement c'est à la tombée de la nuit qu'elle présente son véritable caractère et c'est tant pis pour l'objectif. Les chandelles opalines fabriquées par les Anglais et qui éclairent tant bien que mal les étalages des boutiquiers sont tout à fait insuffisantes pour impressionner une pellicule et c'est vraiment dommage.

On peut du reste s'y intéresser beaucoup en plein jour quand ce ne serait qu'à étudier ces mendiants aux voix stomacales, innombrables comme des hannetons sur un arbre de mai, et qui vous déchirent le cœur par leurs invocations où tous les saints de l'Islam sont représentés.

Les amateurs de pittoresque ont de quoi s'amuser en ce lieu et j'en connais beaucoup qui n'iraient pas plus loin. Malheureusement, quand vous êtes à Rabat, on ne cesse de vous répéter : « Ah ! ce n'est rien, vous verrez quand vous serez à

RABAT. — *Au loin, la ville indigène*

Meknès. » A Meknès : « Vous verrez quand vous serez à Fez. » A Fez : « Vous verrez quand vous serez à Marrakech. »

Alors on ne peut tenir en place. On bouscule ses promenades pour aller plus avant et l'on reconnaît du reste que parfois les conseilleurs ont raison. Seulement, si on les écoutait tout à fait, on n'aurait jamais le temps de rien voir. On serait toujours en automobile ou grimpé sur un chameau à la poursuite d'un paradis qui se dérobe toujours.

J'ai dit que la ville européenne qui abrite la Résidence méritait qu'on puisse l'aimer. C'est qu'en effet le génie du maréchal à qui nous devons cette gigantesque cité de fonctionnaires et de soldats s'y révèle tout entier.

Pour la mettre sur pied il fallait aimer le Maroc, en avoir pénétré l'esprit, deviné les désirs. Il fallait aussi se défendre contre les entrepreneurs de bâtiments qui viennent avec des plans tout faits et cette idée suffisante qu'une bâtisse, c'est toujours une bâtisse et qu'un monument public n'est à tout prendre qu'une grande maison avec des colonnes à l'extérieur et des tableaux dedans.

Le Résident général, lorsqu'il vint au Maroc avec tous les pouvoirs que lui

conféraient les lois, avait des sentiments contraires. Il savait d'abord que le Maroc appartenait toujours au Sultan et qu'on ne pouvait tout de même pas transformer son Empire en une succursale du boulevard Raspail. Il se doutait bien ensuite qu'on ne viole pas l'architecture d'un pays sans dommage et qu'il y a tout à gagner lorsqu'on puise sa propre inspiration dans le milieu où l'on veut s'acclimater.

Et le résultat de ses réflexions fut le nouveau Rabat, cette ville de pierres blanches et de jardins où l'on sent dominer une idée directrice et l'étude d'un plan général.

Aucun film documentaire n'a manqué d'étaler à vos yeux le cortège du Sultan, qui se déroule vers la prière. Beaucoup de Français vous en parlent très savamment parce que ce sont des assidus de nos cinémas boulevardiers. Eh bien, c'est justement en ce lieu que ces bandes ont été enregistrées. Je n'ai donc pas de grandes descriptions à vous faire. Le Maroc que l'on voit là a beau être un Maroc à l'usage des roumis, il n'en est pas moins marocain et non pas munichois, américain ou parisien.

Je dois pourtant faire une réserve. Encore n'est-elle pas de moi. Elle m'a été suggérée par un fonctionnaire arabe qui sait bien pourquoi les admirables fantaisistes qui construisent les villes arabes les enroulent de rues étroites enchevêtrées, que l'ombre ne cesse jamais d'obscurcir.

— Une rue large, c'est très joli, m'a-t-il dit, mais tu verras comme on peut y mourir quand elle est toute pleine de soleil.

Et comme il doit parcourir deux fois par jour en été une de ces grandes avenues, il charge Allah de pourvoir à sa propre sécurité.

BOISYVON

L'AMPUTATION DES FILMS

Un film est terminé. L'auteur des scénarios et le metteur en scène se sont accordés pour sa réalisation ou même le scénariste et le réalisateur ne font qu'un. Bon ! L'éditeur apparaît pour la diffusion commerciale. Il va présenter le film aux exploitants. A t-il le droit de le modifier, d'en supprimer une partie ? Il semble que son premier devoir soit de ne jamais procéder à une amputation quelconque sans l'autorisation du compositeur du film. Or, souvent il passe outre et, de son propre mouvement, taille et sape. On a pu connaître, par exemple, un metteur en scène qui assistait à la présentation spéciale de son film et s'étonna de diminutions qui, à son avis, nuisaient à son œuvre. Une entente préalable serait donc nécessaire.

Mais voilà le film en location. Pendant huit jours, des exploitants le détiennent et le font projeter sur leurs écrans. Ont-ils le droit, à leur tour, de raccourcir ce film à leur gré, soit qu'il l'estiment trop long, soit que certaines scènes leur paraissent devoir déplaire au public ?

Une telle question n'a rien d'oiseux puisque des directeurs, sans hésitation, ont, à plusieurs reprises, recouru à la dite opération chirurgicale, mais la réponse ne peut pas être catégorique sans doute, et disons, en conséquence, avec le bon sens : ça dépend.

En effet, s'il s'agit d'un documentaire, il est loisible de l'abréger sans nuire à l'ensemble. Pour un drame, nous raisonnerons autrement et, tout de suite, afin de bien nous faire comprendre, on va citer deux ou trois exemples.

El Dorado, de M. Marcel L'Herbier, contient, peu après son début, une scène qui se passe dans une maison de danses. L'auteur a voulu, un moment, pour produire une impression déterminée, réaliser un flou. C'était là une audace d'artiste qui risquait de ne pas être comprise par tout le monde puisque, en effet, certains spectateurs ont cru à une défectuosité de photographie ou de projection. En conséquence, pour éviter toute incompréhension, des directeurs ont coupé la scène en question. Si l'action n'en est pas amoindrie, du moins une œuvre personnelle en souffre.

Naguère encore, des gens cherchaient midi à quatorze heures pour pénétrer des pièces d'Ibsen qui ne présentaient rien de mystérieux. Un esprit neuf les déroutait. Un soir, Jules Lemaître fit une conférence avant la représentation de *Nora* (je crois) et tout le monde comprit. Lorsqu'une innovation intéressante se produit au cinéma une conférence n'est pas nécessaire, mais les directeurs pourraient prévenir par une petite affiche qui, au besoin, leur serait distribuée par l'éditeur. A la rigueur, la projection dirait les quelques mots indispensables.

Souvent, — on pourrait dire la plupart du temps, hélas ! — les films atteignent une longueur disproportionnée. On veut « faire avaler du métrage », mais l'exagération réside alors uniquement dans la quantité, car la qualité demeure banale, ne peut choquer personne. Alors, personne ne procède à une amputation qui pourtant rehausserait le film !

C'est le film de valeur, malheureusement, qui subit presque toujours une diminution, ainsi *Pour l'Humanité* et, je crois, *Le Gosse* aussi n'ont pas été présentés intégralement, mais, dans ces deux cas, les exploitants n'ont pas touché à l'œuvre.

Après *El Dorado*, voici deux autres exemples : *Justice d'abord*, un film de M. Mosjoukine, volontairement exagéré, est précédé d'un avis très clair. Là, nul besoin, pour les directeurs, d'apposer des affiches ou de prononcer une oraison. L'auteur prévient que son œuvre va très loin dans le domaine des faits à seule fin de démontrer mieux que les événements les plus clairs en apparence peuvent constituer une erreur.

Or, vers la fin de ce film, on voit la guillotine, puis un linceul qui est censé recouvrir le corps d'une femme exécutée un peu auparavant. On a pu, dans quelques cinémas, supprimer cette scène où un magistrat venait regarder la morte. C'est que l'on craignait d'effrayer certains spectateurs ou spectatrices. Pourquoi ? Il est bien entendu que tous étaient prévenus, on les priait de ne pas prendre trop au sérieux une histoire imaginée pour une intéressante démonstration.

Il est vrai que des directeurs de théâtre ont osé aussi des amputations du même ordre. Je ne veux pas parler de *l'Aiglon* qui, pendant la guerre, a été diminué sur la scène. Là, on était obligé de raccourcir parce que le spectacle devait se terminer à une heure fixe, par ordre; mais, par exemple, Molière lui-même n'est pas joué toujours sans blessure ! Du moins, si une pièce est d'un auteur vivant, ne se résout-on généralement pas à l'amputer sans autorisation... à Paris, car, en tournée, de plus grandes libertés sont prises.

Dernier exemple : *l'Assommoir*. On sait que les scènes de *delirium tremens* sont d'une absolue exactitude. Des gens de ma connaissance les ont admirées sans restriction, mais, dans certaines salles, des spectateurs ont ri. Ils ont eu tort, ils n'ont pas compris, mais le fait est là. En conséquence, un directeur — peut-être plusieurs — n'a pas voulu effaroucher sa clientèle ni l'amuser dans un instant dramatique et s'est dit : « Le film est excellent, mais il faut le comprendre, j'ai des habitués que la bave de Coupeau l'alcoolique choquera peut-être, je coupe une partie de la scène. » Ce directeur a-t-il eu raison ou tort ? Ici on peut hésiter à répondre. En principe, une œuvre ne doit pas être réduite puisqu'elle est présentée comme intégrale. D'autre part, par crainte d' « emboîtage », on opère une réduction, mais si défense avait été faite de l'ablation, on n'aurait pas loué le film du tout.

Quelle conclusion à ce débat ? Il semble que les auteurs de films, les plus intéressés en l'occurrence (avec le public) aient la parole.

LUCIEN WAHL

PICKFORDISMES

Petites Pensées de MARY PICKFORD pour " *Cinémagazine* " (1)

Il faut faire l'analyse complète d'une loi avant de la condamner.

*
* *

Pensez pour vous-même, cet exercice vous sera utile.

*
* *

Après tout qu'est-ce que le succès dans la vie sans le bonheur ?

*
* *

Il faut être un bien grand homme pour admettre ses erreurs.

*
* *

Chaque gramme de succès apporte sa livre de responsabilité. Pourquoi vous surcharger ?

*
* *

Les plus heureuses personnes du monde ne sont pas riches. Neuf fois sur dix, un millionnaire avec sa belle limousine n'est pas si heureux qu'un travailleur avec sa vieille auto.

*
* *

Il est impossible de réussir sans coordination dans les idées, un peu d'harmonie est également nécessaire. Simon Legree (2) a de la suite dans ses idées mais pas d'harmonie...

Mary PICKFORD

(1) Voir *Cinémagazine*, n° 11.

(2) Simon Legree est, vous ne l'ignorez pas, la brute de *La Case de l'Oncle Tom*.

QUAND J'ÉTAIS LE "PETIT CAPORAL"

Quand j'étais Napoléon ? Mais je le suis encore, puisque j'attends un rayon de soleil pour aller gagner la bataille de Wagram, qui passe aux derniers épisodes de *L'Aiglonne* et que je n'ai pu livrer jusqu'ici, faute de beau temps. Maintenant, quant à vous dire où se trouvera Wagram, voilà qui m'est impossible : les géographes cinématographiques, attachés à ma suite, hésitent à le situer, soit à Nice, soit aux environs de Paris ! Et mon ministre des Finances, que devrait m'envier la 3e République, élabore de savants calculs pour que je puisse remporter la dite victoire, avec le minimum de pertes.

Mes souvenirs sur *L'Aiglonne* ? Il sont charmants. J'ai trouvé, au cours de mon règne miannuel, un auteur et un metteur en scène très affables et des camarades délicieux. Par exemple, j'ai constaté l'effet immanquablement lacrymatoire que ma silhouette impériale produisait sur les enfants en bas âge. Durant la réalisation du film, j'eus à tourner plusieurs scènes avec des bambins. Eh bien ! j'avoue avec humilité que, malgré mon omnipotence de Maître du Monde et, surtout, malgré toutes mes avances aimables, pourtant si contraires à mon tempérament, je n'ai jamais pu trouver grâce devant aucun d'eux. Ma mèche ne leur disait rien qui vaille et ma seule présence leur causait un effroi expansif. Jusqu'au roi de Rome qui me fit grise mine ! Il fallut — un jour — toute une matinée pour l'endormir, seul remède efficace pour que je pusse le contempler dans son berceau, en toute paternelle tranquillité. Et encore ne dormait-il que d'un œil, le pauvret !

Ma Cour et moi nous nous déplaçâmes souventes fois pour des séjours dans les domaines impériaux : à Malmaison, Trianon et Saint-Cloud. Pour plus de commodités, j'échangeai mon carrosse un peu lourd contre une plus vive 40 HP, ce qui donnait le spectacle peu banal de l'empereur et de son état-major chamarré, roulant en auto sous les frondaisons clodoviciennes. (Pour quelqu'un qui douta de la traction à vapeur, quelle revanche de la science !) Sur mon passage, les gardiens chevronnés du parc me saluaient militairement. On a beau n'être qu'un ex-caporal-fourrier, ça vous fait tout de même quelque chose...

Un autre souvenir amusant, bien fait pour dépeindre la diversité attrayante de notre profession d'artiste : Un certain jeudi, après avoir tourné, le matin, dans les rues d'Épinay, sous le costume de Bonaparte, avec le bicorne à cocarde, la fine épée et l'allure altière du jeune lieutenant d'artillerie, je me retrouvai, une heure après, à la Comédie, avec le haut de forme à rebrousse-poil, le parapluie antique et la pleutrerie à lunettes du vieux Majorin, dans *Le Voyage de M. Perrichon*, que j'allais jouer en matinée. Pour un contraste frégolique, c'en était un et quel changement physico-psychologique !

ÉMILE DRAIN
dans « l'Aiglonne »

Pour finir, une dernière remembrance, mais qui date de mon premier film impérial, *Un Drame sous Napoléon*, de Conan Doyle. La scène se passait au camp de Boulogne. Devant mes maréchaux réunis, je devais expliquer, sur une grande carte murale, les phases de la campagne d'Angleterre, que je projetais alors d'exécuter, en faisant ressortir le rôle capital de la flotte pour l'investissement de l'île.

Pendant la prise de vues de cette scène, au beau milieu de mon explication mimée, le maréchal Berthier, qui se trouvait au premier rang, m'interrompit soudain et me dit, avec les marques extérieures du plus profond respect :

« Sire, ce n'est pas de la flotte qu'il nous faut, c'est du pinard ! » J'eus grand'peine à tenir mon sérieux...

Maintenant, rassurez-vous, je n'ai pas encore la maladie qui consiste à s'identifier dans la vie courante avec cette monumentale figure.

DRAIN,
de la Comédie-Française.

TROISIÈME ÉPOQUE

LES FLAMBEAUX *(Suite)*

6e CHAPITRE

Un valet — livrée bleu de roy — annonçait :

— Monseigneur le prince de Navarre.

Puis, à des minutes d'intervalle, de nouveaux hôtes :

— Monsieur le marquis de Nesle.

— Monsieur Claude Barsac.

— Monsieur Sacha Guitry et madame Charlotte Lysès.

Marc Anavan, en frac noir, ouvert sur un gilet de velours crème, la boutonnière fleurie d'une orchidée, recevait, courtois, ses hôtes, pour la soirée du 24 décembre, de Noël 1913.

Les murs du hall, où se donnait la fête, étaient couverts, du haut en bas, de tentures de soies rouges. Chaque place était marquée par un bristol aquarellé.

Le souper commença.

Après le potage bisque, les entrées à la française, deux maîtres d'hôtel solennels apportèrent sur la table une dinde géante, dépassant tous les monstres de poulailler connus. Des hourras l'accueillirent.

Cependant, Hervé de Nesle, un peu pochard, s'était levé pour porter la santé de Noël, au nom des dindes, des truffes, des réveillons et des femmes.

Alors, Marc Anavan se dressa et il leva son verre, d'un geste qui réclamait le silence général.

— Buvez et mangez, belles filles, jeunes hommes et noceurs endurcis, fripez un peu plus vos âmes. Buvez, mangez, grisez-vous dans ce festin de Balthazar, où vous avez mangé le pain de mille misérables !

— Alors, camarade Anavan, vous défendez le capital, dit Sarrias

M. Alfred Capus, chauve, assurant son monocle, soupira, résigné :

— Oui, la douloureuse. Il faut l'acquitter.

L'orchestre, à présent, grave et doux, commençait l'*Enfance du Christ*. La mélodieuse et savante voix de Berlioz avait fait taire le tapage et Marc Anavan disparut.

Seulement, au bout d'une demi-heure, quelques-uns s'aperçurent de son absence.

— Mais où donc est passé notre hôte ? questionne Gunsbourg.

(Photos Pathé-Consortium-Cinéma).

Sous la direction d'Hervé de Nesle et de Marcelle Yrven, un chœur improvisé réclama, sur l'air des « lampions » :

— Marc Anavan ! Marc Anavan !

Et, dans l'encadrement d'une porte, il apparut, quasi méconnaissable, vêtu de loques, d'un pantalon gris tirebouchonnant, rapiécé de marron.

— Tiens ! s'exlama le prince de Navarre, en pouffant de rire. Un pauvre! Ce n'est pas Noël, mais Mardi-Gras. Retournons nos habits.

— C'est peut-être, alors — prononce Marc Anavan, qui s'avançait vers sa place de maître de la maison — que vous serez le moins déguisés.

Et, comme un malaise passait sur les convives :

— Faites place aux pauvres que j'ai invités pour manger vos restes. Cédez la place mesdames et messieurs, à d'autres invités.

Cependant, des hommes et des femmes, aux visages joyeux et sinistres, des miséreux et des pauvresses, les yeux écarquillés par la stupéfaction, devant ces luxes et par les convoitises, s'avançaient avec hésitation, regardaient goulûment autour d'eux. Marc Anavan jouait sérieusement son rôle de prophète Daniel, troublant le festin de Paphnuce, dans Alexandrie licencieuse, au souper de Thaïs...

Au vestiaire, les valets avaient peine à remettre les pardessus, les manteaux de fourrures. Des gens disaient, pour excuser leur départ précipité : « Il est trois heures du matin. » D'autres : « Nous habitons loin. »

Bientôt, il n'y eut plus personne... que les maigres et hâves invités de Marc qui, pour la première fois peut-être de leur vie, prenaient part à un réveillon.

*
* *

Fidèle à son programme de porter la bonne parole dans tous les milieux, Marc Anavan se rendit dans les quartiers populaires pour exposer ses théories sociales comme il le faisait dans le monde.

Les réfractaires du travail aimaient ce réfractaire de la fortune, qui donnait un exemple incroyable; et sa façon de partir en guerre contre le capital, lui qui avait tant de millions, séduisait l'esprit, toujours un peu en révolte, des foules.

D'ailleurs, il avait des adversaires. Certains arrivistes, politiciens adroits qui avaient cru trouver, dans la question ouvrière, un terrain propice à la réalisation de leurs ambitions, n'avaient pas vu venir, sans inquiétude, ce concurrent bien armé, qui paraîtrait fatalement sincère, puisqu'il ne retirerait de son attitude aucun profit personnel. Ce jour-là, il donnait une réunion dans le faubourg Saint-Antoine.

— Mes amis inconnus, je voudrais vous dire combien j'ai pour vous de l'affection et jusqu'à quel point je veux me dévouer à votre cause. Pourtant, je ne flatterai pas vos passions, je n'encouragerai pas vos erreurs, ainsi que le font vos mauvais bergers.

— Quand on vous promet la mort des patrons, l'anéantissement des usines, pensez-vous, sérieusement, que si vous réalisiez ces erreurs, vos souffrances seraient finies? Il faudra toujours des patrons et des usines pour contenter les besoins de l'humanité, comme il faudra toujours des ouvriers pour améliorer le bien-être des peuples.

Une voix haineuse partit de l'auditoire :

— Alors, camarade Anavan, vous défendez le capital ?...

— Non, je le combats dans son absolutisme et nous différons de manière, voilà tout! Moi, je suis avec les honnêtes gens, répugnant à me mettre du côté des bandits.

— Dans ton monde, on te prend pour un fou, et personne ne t'écoutera.

— Mon idéal est, tout entier, de justice et de bonté. Il doit donc triompher parmi les peuples qui ont le culte du droit et le respect de l'humanité.

— Tu es donc contre les frontières et contre la guerre?

— Certainement! La vérité n'admet les souffrances et les fureurs que s'il est impossible de la défendre par les idées.

Un silence plana sur l'assemblée quand Marc Anavan cessa de parler. On comprenait, obscurément, qu'il avait exprimé des idées saines et qu'elles étaient réalisables. Mais on pensait aux difficultés innombrables d'un tel projet. C'était trop beau, trop grand! ce serait extrêmement difficile.

Les auditeurs s'éloignaient, la pensée occupée.

Un groupe de trois hommes s'en alla, silencieusement, vers la place de la Bastille. C'étaient Jean Sarrias, Gobin et Julien. Au moment d'arriver place de la Bastille, Gobin risqua :

— Il parle bien tout de même, ce Marc Anavan.

Sarrias grogna :

— Oui, pas mal.

— Il a dit des choses très justes et profondes. Il n'est peut-être pas nécessaire de tout incendier pour affranchir la classe ouvrière...

— C'est un parleur, pas plus. Moi, je ne parlerai pas ; quand le moment sera venu, j'agirai. Et quand j'aurai fait mon geste, vous comprendrez.

cère. Il n'y a, sous le couvert de ses actes, aucune idée sournoise, parce que son âme est grande et qu'il connaît la misère de ceux qu'il veut affranchir!...

— S'il en était ainsi, il ne continuerait pas son existence d'autrefois. Je sais que Marc Anavan est demeuré un habitué de chez Maxim's. Je sais encore qu'il en est

— Oui, c'est pour Marc Anavan que je suis venue à Paris, dit Silvette.

Il était minuit, lorsque Jean Sarrias rentra chez lui. Tout de suite, dès le seuil, il eut un sursaut. Clémence et Silvette, au lieu d'être couchées, l'attendaient, au coin du feu, en causant, très amies. Et, bêtement, ce spectacle intime le bouleversa.

— Pourquoi, fit-il, n'êtes-vous pas couchées?... Il est tard.

— Nous t'attendions, répondit Clémence. Il fait si bon, au coin du feu.

— Couchons-nous. Je viens d'entendre un phraseur qui m'a endormi... Ce Marc Anavan, socialiste suspect.

Silvette s'indigna :

— Marc Anavan n'est pas suspect. Ses intentions sont nobles et sa pensée est sin-

sorti, le premier soir même qu'il y est retourné, en compagnie d'une femme de théâtre, jolie d'ailleurs, Marcelle Fougerette. Est-ce la conduite d'un Rédempteur ?

Il s'arrêta, étonné de la pâleur de Silvette. La jeune fille était méconnaissable. En apprenant que Marc menait la même existence qu'autrefois, et qu'il avait pour maîtresse une théâtreuse, elle avait failli s'évanouir.

Sarrias considéra sa nièce avec plus d'étonnement :

— Mais enfin, s'écria-t-il, que t'a-t-il donc fait, ce conférencier mondain?... Tu t'es laissée attendrir par sa fausse religion de l'humanité ?

— Ah! Elle n'est pas fausse, j'en suis sûre!... Si vous connaissiez Marc, vous ne parleriez pas ainsi !... -

— Tu le connais donc, toi ?...

— Oui.

Ce fut une stupeur.

Silvette embrassa la main de Marc.

— C'est pour lui que tu es venue à Paris ?

Elle fit, dans un soupir :

— Oui, c'est pour lui. Je ne savais pas ce qu'il était devenu. Il y a quelque temps, j'ai appris dans un journal de chez nous cette sensationnelle nouvelle. Alors, je me suis mise en route pour aller le rejoindre.

— Il sait que tu l'aimes ?

— Il sait que je l'adore.

Sarrias était bouleversé. Il marmonnait:

— Drôle d'histoire...

Puis, soudain:

— Je brûle, maintenant, du désir de le connaître de plus près. Silvette, ma chérie, il faut que tu me conduises chez ton amoureux.

* * *

Le lendemain matin, Silvette et Jean Sarrias, à neuf heures, sonnaient rue Balzac, à la grille de Marc Anavan.

Sarrias, seul, se nomma; on les fit entrer.

Anavan était seul, debout. Sa haute taille et son profil se découpaient sur la fenêtre. Se retournant, il ne vit pas le sculpteur. Tout de suite, ses yeux allèrent, irrésistiblement, à la vierge qu'il avait aimée de toute son âme; il tressaillit et, tendant les bras :

— Silvette, ma Silvette chérie! Toi!...

Alors, seulement, il parut s'apercevoir de la présence d'un autre que la bien-aimée, et sa figure, soudain, se rembrunit. Silvette, alors, présentant son compagnon:

— Mon oncle, Jean Sarrias, qui n'est pas un de vos admirateurs, au contraire. Mais puisque vous poursuivez le même but, je serais heureuse de vous voir amis.

Sans hésitation, Marc tendit la main à Sarrias qui, se sentant désarmé, répliqua :

— Je ne vous croyais pas sincère avant de franchir ce seuil.

Mais depuis que j'ai vu de quelle façon vous accueillez la jeune fille qui vous a donné son cœur, alors que vous n'étiez qu'un pauvre, je vous juge autrement.

Les deux hommes se serrèrent la main, très affectueusement. Sarrias montra Silvette:

— Je vous permets d'embrasser ma nièce...

Silvette défaillait sous son baiser, un de ces longs baisers réciproques, mêlés, fondant deux êtres qui, là-bas, sous les frondaisons de la forêt de la Sainte-Baume, ou sur les bords de l'Huveaune, étaient leurs actes d'amour.

— Silvette, parle-moi de ton pays, parle-moi de toi, parle-moi de nous. Je suis comme un homme altéré près d'une source fraîche et pure.

Elle le repoussa doucement.

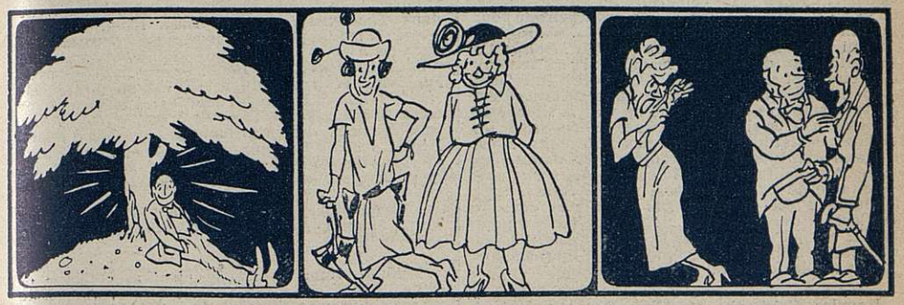
— Non, fit-elle, ce n'est pas seulement pour moi que je suis venue. C'est mon oncle qu'il faut écouter, Jean Sarrias, dont vous avez entendu parler, à Saint-Saturnin, le frère de ma mère défunte.

Marc Anavan réprima un geste, et, faisant un effort visible sur lui-même :

— Je vous écoute, monsieur Sarrias, en toute sympathie.

Le sculpteur était repris, d'ailleurs, par son idée fixe, la hantise de son rêve généreux et violent. Debout, repoussant la chaise que Marc Anavan lui présentait :

Cinémagazine Actualités



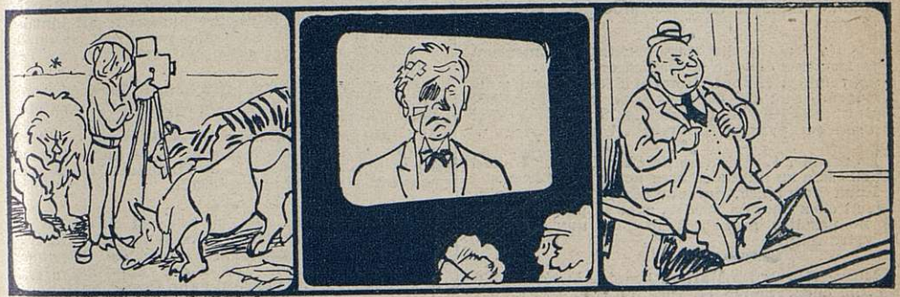
La saison du «plein air» revient avec le printemps. Mise en scène soignée : fleurs à tous les arbres, verdure neuve et, détail important, les «jupiter» sont remplacés par des rayons solaires inoffensifs !

Les films à titres parisiens sont à la mode en Allemagne : *Kleine midinette*, *Pariserinnen !*

Joués par des artistes de Berlin il faudrait voir... à voir ce chic parisien tant apprécié !...

Spectacles impressionnants.

— Ne craignez rien. C'est parce que nous sommes allés voir *Caligari* hier soir...



Très intéressant ce film : «Voyage au cœur de l'Afrique sauvage», mais il faut le voir dans nos pays paisibles...

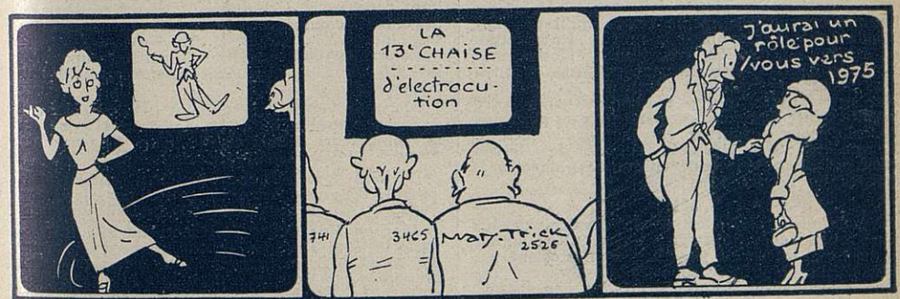
Car l'opérateur qui a tourné cette bande a eu trop d'émotions !

Wallace Reid, devant interpréter un film où il joue un rôle de boxeur, s'est entraîné sérieusement pour un vrai match.

Encore les dangers du métier ! Le voyez-vous avec l'œil poché, exposé à tous les regards.

Fatty est encore exposé, lui, aux foudres du tribunal. C'est la 3e fois.

Il serait temps de hâter le jugement. Le banc des accusés finira par craquer !



Le ciné a maintenant la vertu de guérir la paralysie ! Une Anglaise vient de retrouver l'usage de ses jambes grâce à lui.

On ne dit pas si elle marche à la Charlot ou à la Zigoto !

Les condamnés à mort ont, en Amérique, la suprême joie d'assister à une représentation cinématographique.

Cela remplace la cigarette.

Pour nos jeunes amies du cinéma qui sont impatientes de *tourner*. Qu'elles ne désespèrent pas. Mme Ellen Terry, en Angleterre, vient de débuter à l'écran à... 74 ans !

PETITES NOUVELLES D'HOLLYWOOD

(De notre envoyé spécial)

Douglas Fairbanks fait actuellement construire un décor formidable représentant un château féodal au XI[e] siècle; des architectes et des techniciens sont également employés à construire un village anglais de la même époque. Tous ces décors serviront pour le film dont Doug va commencer la réalisation, et qui sera intitulé *The Spirit of Chivalry*. La reconstitution du château féodal seule coûte deux cent cinquante mille dollars... Les décors intérieurs montent chacun à cinquante mille dollars. C'est un spectacle très curieux que de voir la silhouette imposante de ce château immense se dresser sur les terrains des studios de Douglas Fairbanks. Nous sommes habitués à voir toujours les minuscules bungalows californiens et le colosse qui a une cinquantaine de mètres de haut semble écraser tout l'entourage par sa force. Les opérateurs devront se placer à quelques cent mètres du château pour l'avoir complètement dans le champ. Allan Dwan règle actuellement la technique des tournois qui seront un des clous de ce film formidable.

***

Douglas Fairbanks et Allan Dwan prévoient une figuration de 3.000 personnages pour la réalisation parfaite des *Croisades* qu'ils vont reconstituer pour l'écran.

Plusieurs businessmen font actuellement bâtir de grands restaurants aux environs des nouveaux studios de Douglas Fairbanks pour nourrir les figurants employés dans son prochain film.

***

La délicieuse petite Mary Pickford commencera vers la même époque la réalisation de *Tess of the storm country*, et contrairement à tout ce qui a été annoncé jusqu'ici, ce n'est pas Jack Pickford, mais Charles Ray qui tournera *A Tailor Made-Man* qui sera son premier film pour « United Artists ».

***

Le premier film de Charlie Chaplin pour United Artists sera un drame en cinq actes, *The Clown*.

Edna Purviance, devenue star, tournera maintenant chez Chaplin Studios avec sa propre troupe et ne paraîtra probablement plus aux côtés de l'illustre mime.

***

Marguerite de La Motte a terminé la réalisation de *Jim* chez Thomas H. Ince. Ce film sera réalisé par le First National. *Shattered Idols*, le film précédent de Marguerite de La Motte, vient d'être présenté avec un très gros succès par le First National, ce film a été tiré du roman *A Daughter of Brahma* de I. A. R. Wylies, et mis en scène par Edward Sloman.

***

Le jeune artiste parisien, Gaston Glass, est un homme occupé. En même temps qu'il tournait *Monte-Cristo*, il travaillait la nuit à la réalisation de *Little Miss Smiles* avec Shirley Mason chez Fox. Ce film est actuellement présenté avec un gros succès pour Gaston Glass. Le sympathique star après avoir tourné une autre bande avec la jolie Grace Darmond est parti vers les glaces de l'Alaska pour y tourner une bande d'aventures. Le public s'est vivement engoué de Gaston Glass qui est en passe de devenir un des plus célèbres artistes de l'écran américain.

***

Voici quels sont les douze derniers grands films tournés chez Goldwyn à Culver City : *Whims of the Gods*, interprété par deux artistes orientaux, Jack Abbe et Winter Blossom. Ce film est une fantaisie chinoise. *Hungry Hearts* est une histoire basée sur les aventures des émigrants russes, Helen Ferguson et notre ami Bryant Washburn en sont les stars. *Remembrance* est le troisième de ces films, interprété par Claude Gillingwater et mis en scène par Rupert Hugues. *The Man with two Mothers* nous montre Mme Mary Alden dans un rôle de mère semblable à celui qu'elle avait dans *The Old Nest*. Cullen Landis et Sylvia Breamer jouent avec Mary Alden les principaux caractères de cette bande.

Helen Chadwick et Richard Dix paraissent dans *The Dust Flower* de Basil King. *The Sin Flood* est le film précédent joué par ces deux artistes chez Goldwyn, il est présenté en même temps que *The Dust Flower*. *His Back against the Wall* avec Raymond Hatton comme star est un film excellent. *Yellow Men and Gold* est l'histoire d'un trésor perdu. *Watch Your Step* et *The City Feller* sont les deux dernières bandes de Cullen Landis. Enfin, *A Blind Bargain* interprété par Lon Chaney et *The Wall Flower* par Colleen More sont les deux derniers films de la dernière série Goldwyn.

***

L'inénarrable Ben Turpin vient d'achever chez Mack Sennett *Bright Eyes* (Oh! dérision) avec la jolie Phillys Haver.

***

Mildred June commence un film comique et Mabel Normand, encore très malade, a repris le 10 mars *Suzanna*, film qu'elle avait dû interrompre à la suite de l'affaire Taylor, il y a deux mois.

On dit que... William Hart va incessamment recommencer à travailler. Une grande activité règne autour de son studio sur Hollywood boulevard.

The Paleface, de Buster Keaton, est le film le plus comique que le célèbre humoriste ait jamais tourné. Il vient d'être lancé par First National et passera dans quelques jours sur les écrans de Los-Angeles.

Depuis trois semaines, les fameux Larry Semon, Clyde Cook et Al. Saint-John sont alités avec une forte grippe. Clyde Cook a dû interrompre son film intitulé *L'Esquimau*. Al-Saint-John a interrompu *The Messenger Boy* et enfin Larry Semon a pris le lit le lendemain de l'inauguration de son nouveau studio chez Vitagraph.

***

Les ciné-romans que l'on tournait chez Universal-City sont terminés. Incessamment, Gladys Walton commencera *The Top O'the Morning*, Herbert Rawlinson *The Black Bag* d'après le roman de Louis J. Vance et enfin Frank Mayo tournera le principal rôle de *Out of the Silent North*, d'après l'histoire de Drago.

Le film que Harold Llyod a commencé à tourner sera en cinq parties et sera intitulé *He who Hesitates*. La dernière bande de Harold *A Sailor Made Man* n'a pas quitté l'écran depuis trois mois..... C'est un triomphe.

La « *Compagnie des productions enfantines* » dont tous les rôles sont tenus exclusivement par des enfants commencera le 20 mars un second film sous la direction de B. B. Mc Gowan.

Le premier film tourné par la petite troupe a été intitulé *Our Gang* et il sera présenté au public au commencement avril.

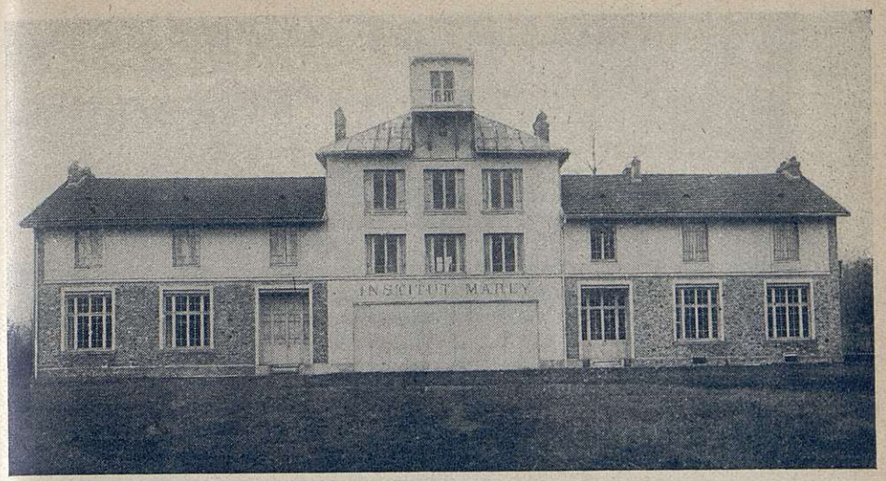
Gloria Swanson et Rudolph Valentino achèvent de tourner *Beyond the Rocks* de Elinor Glynn sous la compétente direction de Sam Woods chez Famous Players Lasky (Paramount).

Leatrice Joy et Thomas Meighan sont en plein travail, ils jouent les rôles principaux de *Proxy Daddy* et Alfred Green en est le metteur en scène.

Johnson Mac Culley écrit actuellement un scénario intitulé *The Further Adventures of Zorro* car *The Mark of Zorro* a remporté un succès tellement grandiose que Douglas a décidé de lui donner une suite. *The Further Adventures of Zorro* et *The Virginian* seront les prochains films que Fairbanks tournera après *The Spirit of Chivalry*.

Max Linder a enfin terminé *Les Trois Mousquetaires burlesques* et l'on dit que Chaplin achèterait ce film pour l'exploiter lui-même ? ? ?

(Tous droits réservés). Robert FLOREY.



Façade de l'Institut Marey;

LE CINÉMA AU SERVICE DE LA SCIENCE

LE ROLE D'E.-J. MAREY

et les travaux de ses élèves

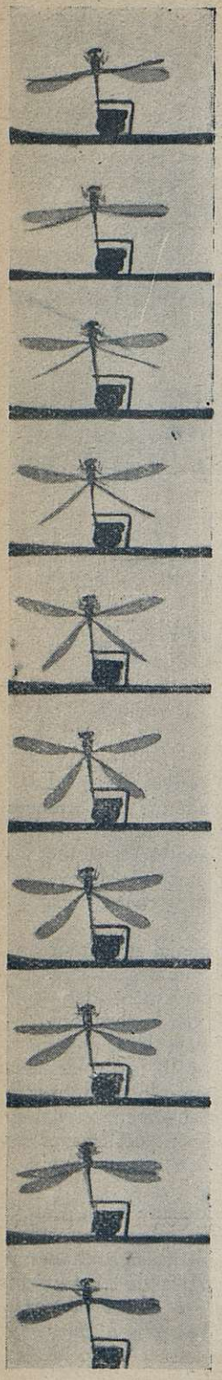
Une fois de plus, nous avons gagné, à travers les plates-bandes des serres de la Ville de Paris où déjà apparaissent de printanières frondaisons, cet Institut Marey où il faut revenir chaque fois que l'on veut ajouter une page nouvelle à l'histoire du Cinéma ; station d'études placée au cœur du Parc des Princes, dans le calme qui sied aux grands travaux, favorise l'éclosion de découvertes qui vont de la chrono-photographie par l'étincelle électrique au ralenti.

E.-J. Marey, docteur, lauréat de tous les Instituts et de toutes les Facultés de Médecine, membre de toutes les Sociétés savantes connues, ne fut d'abord « qu'un jeune et jovial médecin de Paris qui désirait se mettre au courant des méthodes kymographiques introduites en pathologie expérimentale par le professeur Traube.

Mais c'est moins du rôle scientifique que des travaux se rapportant au développement du cinéma dont il s'agit. Suivie pas à pas, dès le 3 novembre 1890, la vie de E.-J. Marey permet d'enregistrer les étapes de perfectionnement successives de la « Lanterne magique ». L'Académie des Sciences examine alors le premier appareil de prises de vues applicable à l'analyse de toutes les sortes de mouvements que Marey dénommait : « *appareil photochronographique* ».

Le 2 mai 1892, ce génial inventeur annonce à la même Académie des Sciences par une note « sur le mouvement des êtres microscopiques étudiés par la chronophotographie (remarquons déjà le changement de terme pour désigner le futur cinématographe) » qu'il est possible de donner à l'œil la sensation du mouvement véritable, en projetant, successivement, ces images sur un écran au moyen d'un appareil qu'il a trouvé.

« J'aurai l'honneur, déclare E.-J. Marey, de présenter à l'Académie mon invention dans une prochaine séance. Cet appareil est basé sur les propriétés de *l'analyseur*, je le nomme *projecteur chronophotographique. Il permet de montrer à un nombreux auditoire les mouvements d'objets de*



VOL DE LA LIBELLULE
photographié par la méthode électrique de M. Bull. (50 coups d'aile par seconde).

toute nature dont on a recueilli par la chronophotographie les images successives. »

*
* *

Presque dans le même temps, un élève de Marey, Demény, hongrois d'origine, construit un mécanisme, applicable à l'analyse de toutes sortes de mouvements, qu'il fait breveter seulement en 1893. Cet appareil s'inspire des directives du professeur Marey, comme le déclare G. Demény lui-même, dans une note sur « la Photographie de la parole ».

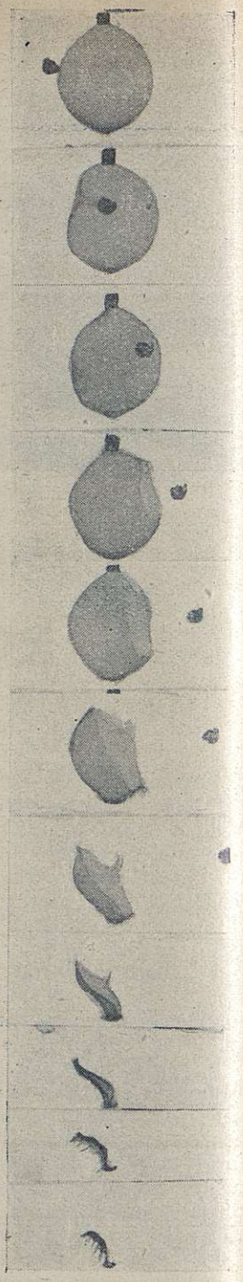
Nous retrouvons cet appareil Demény chez Gaumont, exploité avec addition, jusque vers 1906 ou 1907.

Non seulement cet appareil semble un appareil destiné à projeter des images amusantes ou des scènes pittoresques, voire des paysages, mais encore « sa méthode d'analyse est si bien adaptée à l'étude de tous les mouvements de la locomotion en général qu'il peut s'appliquer également à des mouvements très délicats, des muscles de la face, par exemple. Et voilà déjà que *se dessine le cinéma scientifique et médical*, qui permettra, tout de suite, de faciliter l'éducation des sourds-muets dont il devient *l'encyclopédie*.

En 1898, le cinéma possède son laboratoire propre à l'Institut Marey, où peu à peu il absorbe une grande part de l'activité intellectuelle de la maison.

Pendant un entr'acte, qui va durer cinq ans, *la guerre*, l'Institut Marey, tout entier, s'oriente vers la lutte de la science contre des méthodes d'attaque inconnues jusque-là. Aussi pour déjouer les tentatives ennemies, les collaborateurs de Marey s'appliquent à repérer par le son les tirs d'artillerie, à découvrir le secret de la balistique par la cinématographie ultra-rapide, et ne dédaignent pas de s'occuper du perfectionnement des hélices.

La paix arrive : l'Institut Marey persiste, mais les subsides qu'il recevait avant la « mondiale perturbation » lui manquent en partie par ce fait que des nations qui lui allouaient des subventions annuelles ont dis paru dans la tourmente ou

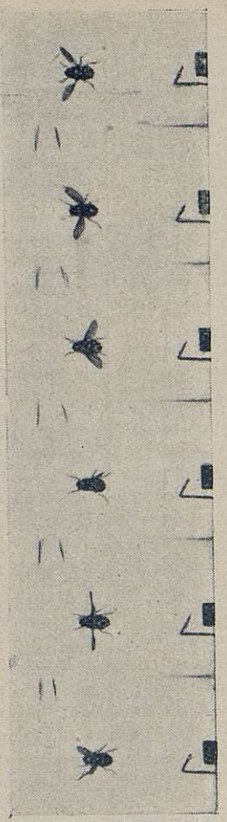


ECLATEMENT D'UNE BULLE DE SAVON, *prise à la fréquence de 1.200 images à la seconde.*

ont vu leurs finances dans l'impossibilité de continuer le service de ces allocations.

Cependant le ralenti, « cette merveille de l'écran » — l'expression est d'un maître de la science moderne — sollicite d'autres perfectionnements et de perpétuelles et coûteuses applications. Quel moyen plus pratique d'enseignement dans tous les domaines et surtout dans celui de la culture physique cherchant à s'évader d'un grossier empirisme pour atteindre à des méthodes rationnelles dont on enregistre, en d'autres pays, le magnifique résultat.

M. Noguès se demande, pour lui, de quoi demain sera fait. M. Bull, lui-même, avec son ingénieuse méthode de prises de vues ultra-rapides — qui permet d'enregistrer le vol des insectes et l'éclatement de bulles de savon ainsi qu'on le voit dans les illustrations de cet article — n'est pas sans inquiétude sur l'avenir définitif d'une adaptation de l'électricité à la photographie déjà améliorée par le dispositif du professeur Abraham, de l'école Normale Supérieure, autorisant l'éclatement, par seconde, de milliers d'étincelles, très lumineuses, permettant d'enregistrer, cinématographiquement, les projectiles et d'élucider ainsi de très importants problèmes de trajectoire.



VOL DE LA MOUCHE
photographié par la méthode électrique de M. Bull. (300 coups d'aile par seconde).

Car, les élèves du professeur Marey persévèrent, malgré tout, avec des moyens diminués de fortune, ou d'infortune plutôt, dans ces travaux qui nécessiteraient de larges crédits. L'argent n'a plus la même valeur, à somme égale, qu'en 1914, l'Institut Marey en reçoit moins. *Nous vous laissons le soin de tirer la conclusion.*

Il y a cependant quelque chose à tenter pour l'honneur du Cinéma français attaché à la survivance scientifique de l'Institut Marey, dans une nation, surtout comme la France, où — il n'apparaît pas excessif de l'écrire — « on engage, pour des causes moins sérieuses ou pour des raisons plus discutables, des crédits parfois disproportionnés ».

Les savants ne sauraient toujours vivre de science... et d'espérance.

Le proclamer, ici, dans cette Revue si fortement liée aux problèmes cinégraphiques ce n'est pas récriminer, mais au contraire, semble-t-il, rendre service à ceux qui ont mission de sauvegarder le patrimoine scientifique de la pensée humaine, dans tous les domaines, pour tous les pays, et qui ignorent si souvent, qui regrettent quelquefois, qui de temps à autre agissent...

Le passé du cinéma, le présent du cinéma, l'avenir du cinéma sont liés à *l'activité* de l'Institut Marey. Si le génial inventeur E.-J. Marey, trop tôt disparu en 1904, pouvait revivre, il trouverait qu'assurer aujourd'hui le lendemain de ses collaborateurs depuis plus de vingt années associés à son labeur, ce n'est point faire œuvre de favoritisme, mais rendre justice à ceux-là mêmes dont l'inlassable dévouement *a bien mérité de la Science !*

ROBERT MARCEL-DESPREZ

LE CINÉMA
N'EST PAS LE 7E ART

On ne doit pas donner aux « Arts » un numéro d'ordre ainsi qu'on le fait pour les arrondissements ou les avenues d'une grande ville.

LES FILMS DE LA SEMAINE

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, d'après le roman de Blasco Ibanez. — Les deux filles d'un colon espagnol réfugié en Argentine ont épousé : l'aînée un Français (Desnoyer), l'autre un Allemand. Alors que chez la cadette les enfants (3 garçons) sont élevés, avec une sévère discipline, dans le culte du travail, de la famille et du « Vaterland », chez Desnoyer, un fils (Julio), d'esprit léger et nonchalant, court, en compagnie de son grand-père, les bouges de Buenos-Ayres.

A la mort du chef de famille les gendres retournent dans leur patrie respective : l'un à Paris, l'autre à Berlin.

L'esprit seulement occupé de brocante et d'objets précieux dont il pare son château des bords de la Marne, Desnoyer se soucie peu de son fils, avec lequel il est brouillé, et qui vit à Montmartre, entouré de modèles et lié avec une jeune femme amie de sa famille.

La guerre éclate... Les trois Allemands partent immédiatement pour le front. Desnoyer accourt dans son château menacé par l'invasion, et Julio reste à Paris.

L'ennemi approche de la Marne, le château est envahi et saccagé par les troupes, à la tête desquelles Desnoyer reconnaît son propre neveu. Rien n'est épargné, lui-même est fort malmené et ne doit de conserver la vie qu'au retour inopiné des troupes françaises.

Julio, abandonné par son amie qui a pris le voile des infirmières, s'engage dans l'armée française et se réconcilie avec son père : « Tu rencontreras peut-être, lui dit ce dernier, dans les rangs ennemis des visages connus. Tue-les, ce sont des Boches comme les autres. »

La prédiction se réalise. Un jour d'attaque, Julio se rencontre avec son cousin qui mène les troupes ennemies, et tous deux, malgré le lien qui devrait les unir, s'entre-tuent.

Ce film, d'une technique sérieuse, bien éclairé, joué par des acteurs de mérite à la tête desquels il faut placer Rudolph Valentino, nettement supérieur dans le rôle de Julio, est, nous dit-on, un film de propagande anti-allemande !

Francophile, ce film où continuellement sont mises en parallèle deux familles, l'une française, où tout est discorde et passion, l'autre allemande, où tout est ordre, respect, travail ? Film de propagande, celui où la femme française n'est que coquetterie et trahison ? Il est vrai que pendant quelques minutes, les brutalités allemandes sont stigmatisées lors du sac du château, mais n'est-ce pas une façon d'absolution que cette réponse d'un officier allemand : « Que voulez-vous, c'est la guerre ».

De grâce, messieurs, pour créer chez vous un mouvement de sympathie envers la France, pour souligner ce que la guerre peut avoir de cruel et de pénible, passez nos films officiels, vous y verrez nos villages dévastés, nos monuments détruits ; mais, surtout, renoncez à porter à l'écran la famille française telle que vous la concevez. Vous ignorez tout de nous et de notre vie ; nous ne connaissez de la France que Paris, et de Paris que Maxim's, les Palaces et les Dancings. Croyez-moi, ce n'est pas là toute la France ; pas plus que les jeunes Américaines, grands enfants mal élevés et chassant le blason, que nous voyons parfois ici, ne sont, nous en sommes persuadés, toute l'Amérique.

L'OR MAUDIT. — Le drame, en général, m'impressionne de désagréable façon, et, le soir où j'ai vu celui-ci, j'étais allé au cinéma espérant y trouver le moyen de combattre la crise de spleen qui me tenait depuis le matin. Je tombais mal, ainsi qu'on en jugera :

« Le baron Hogelstadt meurt au moment où il se dispose à déshériter son neveu Oscar, triste personnage qui, après avoir séduit la fiancée de son frère Erick, vient de tuer celui-ci en duel.

Oscar, riche à présent, ose demander la jeune fille en mariage ; elle refuse, ne voulant pas de cet or taché de sang. Au cours de sa vie de débauche, Oscar devient l'amant d'une marquise et accepte qu'elle lui fournisse l'argent nécessaire à son besoin de luxe. Cependant, il retrouve l'ancienne fiancée de son frère, dont il est réellement épris, et tente de la reconquérir. En vain ! Désespéré, il se tue. »

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait dès le début du film ? A part cela, la mise en scène est très belle.

LA PROIE. — Celui-ci, malgré sa longueur exagérée, m'a fort intéressé. Il y a bien ce passage de la mort de l'enfant du médecin qui m'a paru quelque peu illogique, mais quoi ! l'action se passe en Amérique, et il paraît que c'est ainsi qu'on agit, sur le nouveau continent, quand on perd un proche. Il suffit que quelqu'un vous dise : « Votre fils est mort », pour que vous le croyiez sur parole. De plus, il y a un certain ami complaisant de la femme du docteur qui, à la longue, semble un peu fatigant. Mais, quand même, malgré ces légères observations, l'histoire est bien bâtie et il y a un effet de tempête rendu d'une façon saisissante.

LA RÉSURRECTION DU BOUIF. — J'avais vu, il n'y a pas très longtemps, *Le Crime du Bouif*, il est donc tout naturel que j'aie décidé de voir sans retard la suite des aventures du personnage de M. de La Fouchardière. Je ne le regrette pas pour toute la joie que m'a procurée cette nouvelle incarnation de Tramel.

PARISETTE (5e Épisode : *La Piste*). — La cassette découverte accuse Cogolin, tandis que Lapusse envoie Binoclard *ad patres*, afin de garder pour lui seul le butin. Joaquim se refuse à croire Cogolin coupable et prend Parisette sous sa protection. Le garçon de recettes, méconnaissable, quitte Paris au plus vite.

L'HABITUÉ DU VENDREDI.

Les Films que l'on verra prochainement

Paramount

L'ANTIQUAIRE *(drame)*, d'après la nouvelle de Samuel Merkwin. — Voici le résumé de ce film : Silas Griswold, antiquaire américain bien connu, a fait passer une réclame dans les journaux, demandant un secrétaire pour l'accompagner dans un voyage d'études à Shangaï. Parmi les innombrables candidates et candidats, son fils, Laurent, a distingué et fait engager une jeune et jolie personne, Miss Edith (Ethel Clayton), malgré les objections de la méfiante et acariâtre Mme Griswold, à laquelle elle n'inspire pas confiance.

ETHEL CLAYTON, *dans une scène de « l'Antiquaire ».*

Arrivés à Shangaï ces messieurs font chaque matin de longues visites dans de bizarres échoppes du pittoresque quartier chinois, où Edith, fort intriguée, voudrait bien les suivre... Mais Mme Griswold veille jalousement sur la jeune fille qu'elle ne perd pas de vue. Le soir, l'antiquaire dicte à sa secrétaire des rapports pour être communiqués aux journaux, dans lesquels il décrit la belle moisson d'antiquités chinoises qu'il va rapporter dans son pays pour enrichir le Musée national. Cependant que cette belle moisson de vases et potiches s'amoncelle et encombre leurs appartements, Miss Edith, prise d'un doute sur l'authenticité de ces « antiquités », relève au fond d'un de ces objets l'adresse où ils ont été achetés, et, profitant d'un moment d'inattention de sa gardienne, elle se fait conduire en « pousse-pousse » dans le louche quartier grouillant qu'elle désire si particulièrement visiter... pour certaines raisons. Elle avait, quelques jours auparavant, croisé dans le hall de l'hôtel un mystérieux et très correct gentleman (Jack Holt), dont elle semblait fuir le contact avec obstination.

Or, le « coolie » qui conduit Edith à travers le tortueux dédale de la cité orientale, soudoyé par un riche commerçant chinois qui avait remarqué la jeune beauté, s'arrange pour l'égarer et l'abandonner à la merci du convoiteur. Un instant perdue au milieu d'êtres interlopes et très loin maintenant de la ville européenne, Edith cherche son revolver qui lui a été subtilisé. Sur ces entrefaites, le gentleman rencontré à l'hôtel et dont elle a repoussé les avances, se dresse devant elle et lui propose de la reconduire chez elle, mais Edith, très orgueilleusement, refuse son aide et, fendant la foule des escarpes de tout acabit, veut poursuivre son chemin. Mais, voilà qu'à un tournant de ruelle, elle se heurte à un groupe de marins en goguette, dont l'un, énorme et répugnant colosse, veut s'emparer d'elle. L'étranger surgit de nouveau pour la protéger et l'on décide que les deux hommes vont se livrer un combat de boxe dont le vainqueur emmènera la jeune fille. La troupe se dirige vers un bar du port où un ring est rapidement organisé. Alors a lieu la lutte la plus passionnante avec alternatives de victoires et de défaites et finalement, lorsqu'on croyait tout perdu pour lui, l'élégant et souple gentleman triomphe de la brute.

Or, pendant le combat, Edith qui gardait le portefeuille de l'étranger, a pu voir qu'il était un certain « Rupert, de la police secrète britannique », et cela a paru intriguer la jeune fille. Le combat fini, l'étranger propose à Edith de la reconduire à l'hôtel où il a précisément à parler à M. Griswold avant son départ, car la famille Griswold et Edith doivent s'embarquer le soir même pour regagner l'Amérique. Edith refuse de suivre son cavalier et, frétant un autre pousse-pousse, elle semble avoir une hâte fébrile de gagner l'hôtel avant lui. Mais l'étranger l'ayant devancée pénètre dans la chambre de Griswold et arrête, sous la menace du revolver, l'antiquaire et son fils. Soudain, Mme Griswold paraît et, à son tour, plantant un revolver dans le dos du policier, elle l'immobilise. Rupert est ligoté sur une chaise ; la famille Griswold va s'enfuir lorsque surgit Edith escortée de deux agents. Sur un signe de la jeune fille, les Griswold sont à leur tour ligotés. On ouvre leurs bagages, on casse au hasard l'un des vases soi-disant ines-

timablement précieux, et dans un double-fond on découvre un paquet d'opium. L'antiquaire célèbre n'était qu'un honteux trafiquant de la drogue.

Rupert est alors débâillonné par Edith. Il est stupéfait de la conduite de la jeune fille qui lui avoue : « Je suivais cette bande depuis longtemps et ne devais la faire coffrer qu'au retour à San-Francisco, mais, quand j'ai vu que vous les suiviez aussi, je me suis hâtée pour que vous ne réussissiez pas avant moi, car je suis, moi, de la police américaine »

Quelques jours après. les deux jeunes gens se fiancent. Et sur le bateau de retour, bras dessus bras dessous, non plus rivaux désormais, mais unis dans un amour commun, Rupert s'écrie : « Je vous ai d'abord délivrée, à votre tour vous m'avez délivré, nous sommes maintenant les deux prisonniers l'un de l'autre. » Drame poignant qui mérite être vu

DOROTHY GISH, *dans « l'Arène conjugale »*.

L'ARÈNE CONJUGALE *(comédie sentimentale.)* — Annette Wakfield rêve de se marier au plus vite et compte bien que dans son ménage elle occupera une place prépondérante, sinon le pouvoir absolu. Sa mère, au contraire, n'a qu'un seul souci : parer sa maison et obéir passivement à son mari.

Depuis quelque temps une petite idylle a paru se dessiner entre Annette et James Rennie, mais rien n'est encore officiel. Ceci agace notre héroïne qui prétend que tout doit marcher très rondement, aussi profite-t-elle d'une réunion pour précipiter la déclaration de son timide amoureux.

Quelques semaines plus tard, la maison est en fête ; on prépare le mariage de la jeune fille et on installe les cadeaux reçus des amis ; parmi eux, se trouve un mignon petit revolver et chacun trouve très drôle cette idée de faire un tel cadeau à une jeune mariée.

Après leur voyage de noces, M. et Mme Rennie, en raison de la crise sur les loyers, se sont installés dans un hôtel louant des appartements meublés. James a repris son travail et c'est le modèle des maris: partant très exactement, et sa femme, à une seconde près, pourrait vous dire à quelle heure exactement il rentrera. Au même étage que le jeune ménage, habite Mme Vayre, personne très coquette et jalouse de voir ainsi roucouler ces deux jeunes tourtereaux. Aussi décide-t-elle d'essayer ses charmes auprès du jeune marié. Celui-ci, sans y voir de malice pour commencer et flatté de se sentir recherché par une jolie femme, se prête facilement aux rendez-vous pour revenir ensemble à la maison. Petit à petit, l'heure du retour est de plus en plus tardive et l'excuse en rentrant est toujours la même : « Si tu savais, ma chérie, quel travail fou nous avons en ce moment. »

Pendant quinze jours James est redevenu exact ; charmée de ce changement, sa jeune femme ne sait que faire pour lui être agréable mais elle ignore l'explication de cette subite transformation. Ceci vient de ce que Mme Vayre est absente pour deux semaines. Mais dès son retour, elle reprend son manège de coquetterie auprès de James. Elle l'invite chez lui et finalement Annette assiste, derrière une tenture, à une scène qui ne lui laisse aucun doute sur les sentiments de son mari à l'égard de Mme Vayre.

Cette fois, elle décide de se tuer et trouve fort pratique d'avoir sous la main un cadeau qui semble fait pour cela.

Son mari rentre à ce moment et la jeune femme se demande, puisque quelqu'un doit mourir, s'il ne vaudrait pas mieux que ce soit son mari. Mais, au lieu d'une scène tragique, nous assistons à une scène violente qui dure toute une partie de la nuit, le mari cherchant à atténuer sa faute et sa femme à lui faire avouer exactement l'étendue de sa passion. Enfin, tout le monde se réconcilie. Après de nouvelles scènes assez comiques, une dernière survient chez la manucure où Annette entend son mari déclarer qu'il était plus heureux et plus libre avant d'être marié. Cette fois, Annette n'hésite pas : elle fait ses paquets et rentre chez sa mère. Son mari voudrait bien obtenir la réconciliation, mais Madame lui tient la dragée haute et le force pendant de longs jours à d'inutiles supplications. Enfin, considérant qu'elle l'a acculé au désespoir, elle lui accorde le pardon et maintenant le jeune ménage sera heureux et ne connaîtra plus les nuages du passé

TOUS LES SAMEDIS, LISEZ
Le Journal Amusant
Jean Pascal, Directeur

Etablissements L. AUBERT

DOLORÈS. — Un beau drame, un très beau drame, à la façon de *Carmen*. Miracle ! *Dolorès* est bâti sur un scénario intéressant, voire intelligent ! on en ferait un opéra-comique admirable et je suis sûr que ce film où rayonne tout le talent de Géraldine Farrar — hier la femme si étonnamment étudiée de *La Femme et le Pantin* — obtiendra un succès considérable.

Car, on ne le redira jamais assez, ce qui manque à la plupart des films, c'est un sujet. Et celui-ci en possède un, que voici :

Dolorès aime Andrès et en est aimée. Mais Pedro aime également Dolorès et l'accable de prévenances et d'attentions.

Ramon, qui est l'ami d'Andrès, cherche à éloigner Pedro, mais celui-ci se fâche et le frappe.

Andrès s'éloigne avec Dolorès. En chemin, il laisse tomber, sans s'en apercevoir, son couteau, et Ramon s'en empare. Puis rejoignant Pedro, Ramon tue celui-ci avec le couteau de celui-là. Et voici Andrès accusé de meurtre et condamné à dix ans de travaux forcés, Ramon s'étant bien gardé de s'avouer le seul coupable.

Pourquoi Ramon s'est-il tu ? Parce que lui aussi adore Dolorès. Et sitôt son ami en prison le voilà qui se déclare. « Andrés vivant je ne serai à personne, » répond Dolorès. Ce qui incite immédiatement Ramon à faire envoyer à celle qu'il désire une lettre lui annonçant la mort d'Andrès... Déchirée, Dolorès accepte n'importe quoi... Elle épousera Ramon. Elle l'épouse. Et comme elle et lui sortent de l'église, reparaît Andrès que l'on vient de grâcier...

Dolorès saoulera Ramon, connaîtra de lui toute la vérité et le tuera avec le même poignard qui tua Pedro.

Et Dolorès épousera Andrès.

Drame farouche, bien espagnol, et qui a un goût de sang et d'amour... Il faut voir la splendide créature qu'a campée Géraldine Farrar... Il faut aller applaudir cette belle œuvre.

M. Aubert, je vous félicite... Continuez ainsi et la cinématographie française reprendra la première place qu'elle devrait avoir dans le monde.

Cliché Aubert

GÉRALDINE FARRAR *dans une scène de « Dolorès »*.

GAUMONT

STELLA LUCENTE. — Encore un drame d'amour, mais d'une autre force et beaucoup moins pittoresque. Il n'a pas la seule nature pour décor et l'on n'y respire pas le grand air pur qui semble emplir les paysages de *Dolorès*. Ici la trinité reprend ses droits :

La comtesse Grivani est malheureuse auprès d'un mari brutal et jaloux. Aussi ne manque-t-elle pas de trouver délicieux les sentiments qu'elle inspire à un jeune artiste qui est de leurs amis, et n'hésite-t-elle pas à partager bientôt cet amour. C'est à ce moment qu'une ex-amie du jeune peintre s'empresse de prévenir le mari trompé, et voici la comtesse Grivani emmenée et enfermée dans un château perdu.

C'est un gondolier qui se fera le complice des amoureux ; c'est ce gondolier qui frappera mortellement le comte Grivani, lui-même frappé par ledit gondolier.

Grivani mort, la comtesse tombera dans les bras du jeune peintre, mais tant d'événements dramatiques l'auront rendue folle, pour la plus grande tristesse de son amant...

On applaudira d'excellents artistes parmi lesquels il convient de citer Mme Madeleine Lyrisse, M. Manuel Caméré, farouche à souhait, MM. Rieffler et Brunelle.

La mise en scène signée de M. d'Auchy est excessivement soignée.

FILMS FRKA

LA GALÈRE INFERNALE. — Interprété par une demi-douzaine d'artistes en renom, parmi lesquels l'élégante Hélène Chadwick, ce film qui se passe entièrement sur un voilier, en plein océan, intéressera par sa nouveauté, son mouvement et son action pleine de passion.

Du point de vue cinégraphique, ce film est de tous points intéressant, et l'on y admirera une tempête en mer photographiée et « adaptée » au sujet avec un art qui frise le génie.

***

L'AUBERGE. — Je reviendrai plus longuement un de ces jours sur ce film, que l'habile René Fernand a présenté ces jours derniers à ses acheteurs de l'étranger et qui a obtenu un succès considérable.

Extrait ou plutôt adapté d'une nouvelle de Guy de Maupassant par Violet et Donatien, *l'Auberge* possède toutes les qualités requises pour captiver la foule : intérêt qui va croissant, paysages de toute beauté, photo de premier ordre.

Pathé-Consortium s'est assuré l'exclusivité de cette bande qui fait le plus grand honneur à la production française et notamment aux « artistes » qui aux usines Pathé, de Joinville, ont réussi des teintures de toute beauté.

***

LE PIÈGE. — Le cinéma c'est de l'action, du mouvement. Offrir aux regards les plus belles photos du monde sans que celles-ci se meuvent — si je puis m'exprimer ainsi — c'est folie.

Le spectateur qui va au cinéma veut que ça « remue » et même que ça « grouille » comme des myriades de petits « litious » (en clamartois : chiens »).

Les Charlot doivent à leur mouvement endiablé une part de leur succès. Les comédies Mack Sennett et les œuvres où paraît Douglas Fairbanks, de même.

Les Français n'ont pas encore compris cela complètement, et cette ignorance nous vaut de nombreux films constitués par une succession d'images fort belles, mais qui ne vivent pas.

Le Piège, comédie dramatique américaine, n'est que mouvement. Son sujet est idiot et nous le connaissons par cœur (mais oui !), mais cela *vit*, mot immense. Et Alice Joyce qui en est la protagoniste n'est que mouvement, elle aussi. Que voilà donc une artiste « cinématographique » ! Regardez-la... et comparez-la à la plupart de nos vedettes actuelles... Elle est une joie pour les yeux.

***

LA PETITE BAIGNADE. — Charles Ray est fort aimé de tout un public ; son air « mal dégrossi » le sert, en effet, énormément dans certains films et récemment encore dans *Le français tel qu'ils le parlent* — film bien quelconque cependant.

Vous le reverrez ici, dans un personnage aussi naïf que rustique, vivre une idylle aux champs, une façon de petit drame d'amour campagnard assez plaisant.

***

FIGURES DU PASSÉ. — Je finirai par croire que les Américains ne se complaisent que dans l'invraisemblance. Vous connaissez tous l'aventure de l'humble et honnête dactylo, aimée du fils d'un considérable homme d'affaires, qui se présente à celui-ci comme employée, le conquiert et avoue alors sa supercherie ; on nous a montré cela un millier de fois déjà.

Cette fois, c'est une fiancée qui va donner des leçons de maintien à ses futurs beaux-parents, dans la crainte que ceux-ci, présentés à sa propre famille, fassent des gaffes et déplaisent (!). Je crois qu'après ceci, il nous faut tirer l'échelle.

Tirons-la.

***

MARC ANTOINE ET CLEOPATRE. — On a présenté ces jours derniers à *l'Artistic* une réédition de *Marc Antoine et Cléopâtre*, le fameux film de la Cinès. C'est grâce à l'initiative de Georges Lion que nous avons pu revoir cette œuvre splendide qui, quoique exécutée il y a une dizaine d'années, ne date pas. La mise en scène, en ce qui concerne, en tout cas, les films de reconstitution, n'a fait depuis cette époque aucun progrès. On pourra s'en rendre compte et aussi établir une comparaison entre les précurseurs du cinéma et les réalisateurs d'aujourd'hui, en allant voir ou revoir cette bande remarquable.

Lucien DOUBLON.

Voulez-vous Gagner 1.000 FRANCS ?

PRENEZ PART AU CONCOURS DE
L'ALMANACH DU CINÉMA
l'ouvrage indispensable des Professionnels et des Amateurs

« Néron ».

La danseuse Paulette Duval a achevé de tourner ce film, *Néron*, en Italie et se trouve engagée par la Fox-Film pour tourner dans *Marie, Reine d'Ecosse*.

Les beaux cachets.

M. Muratore détient le record des plus hauts cachets qu'un artiste lyrique ait encore touchés. Il avait cette année à Chicago 2.800 dollars par représentation, soit près de 30.000 francs quotidiens. Caruso n'avait jamais touché plus de 2.500 dollars. Douglas et Mary Pickford, eux, ont signé des contrats leur donnant plus d'un million de francs pour une bande.

Ce sont donc les cachets des artistes de l'écran qui se placent au premier rang de l'échelle des salaires.

Mme Segond-Weber à l'écran ?

Y verrons-nous la talentueuse artiste qui vient, pour la première fois à Nice, de jouer *Cassandre*, tragédie de Mlle Galey. On le dit et on indique même que, très photogénique, Mme Segond-Weber retracerait à l'écran la tragédie cornélienne. Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance à la doyenne de la Comédie-Française qui témoigna toujours à cette Revue et aux « Amis du Cinéma » une sympathie dont nous lui demeurons très reconnaissants.

Un début tardif.

Une octogénaire vient de faire à l'écran de sensationnels débuts. Elle tient le rôle de la sorcière Taven dans *Mireille*. Comme quoi il n'est jamais trop tard pour... bien tourner !

L'Art à l'école.

Le métrage des films préparés pour le Congrès des Applications du Cinéma à l'Orientation professionnelle, à l'Enseignement technique, à l'Education artistique pourra atteindre 250 mètres, texte compris.

Les concurrents peuvent s'inscrire pour une ou plusieurs sections et présenter dans chacune un ou plusieurs films.

La présentation des films du concours sera anonyme. Les noms des concurrents ne seront rendus publics qu'après les opérations du jury et avec l'assentiment de ces concurrents.

Les concurrents devront se faire inscrire avant le 5 avril au secrétariat de l'Art à l'Ecole, 26, quai de Béthune, Paris (4e).

Ils seront avisés, à l'ouverture du Congrès, de la date et du mode de présentation de leurs films.

Exposition. — Le règlement relatif à l'Exposition des Appareils sera délivré, sur demande, par le Secrétariat général de l'Art à l'Ecole.

L'Art et le Film.

Notre ami, M. Adrien Bruneau, professeur à l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs, a donné, le 27 mars, dans l'amphithéâtre de Médecine du Collège de France, une conférence remarquable sur *l'Art et le Film*, avec des projections très curieuses et ce sous les auspices de l'*Institut Général Psychologique*, présidé avec tant d'autorité par M. le Professeur d'Arsonval, un grand ami du cinéma.

Toutes nos félicitations.

On tourne.

L'Auberge, d'après Guy de Maupassant. Réalisation de Donatien, interprétation de Jacqueline Campbell, Donatien et Violet.

Le Bossu, de Paul Féval. Réalisation de René Leprince, interprétation de Léon Mathot, Claude Mérelle, etc...

La Corde au Cou, de René Hervil et Robert Saidreau.

Jocelyn, d'après A. de Lamartine. Réalisation de Léon Poirier, interprétation de Mlle Myrga, Mmes Tallier, Blancar, etc...

Le Courrier de Lyon, d'après Maxime Valoris, réalisation de Poirier avec interprétation qui réservera quelques surprises.

Le Mauvais Garçon, de J. Deval. Réalisation de M. Diamant-Berger ; interprétation de Denise Legeay, Maurice Chevalier, P. de Guingand, Joffre, Martinelli, etc...

On filme.

Nous avions reçu l'invitation suivante :

« *M. Louis Aubert,*
M. Charles Delac,
M. Marcel Vandal,

« *Vous prient d'assister à la prise de vue cinématographique d'une audience en Cour d'Assises, qui aura lieu sous la direction de M. J. de Baroncelli, le mardi 28 mars 1922, à dix heures précises du matin, au Studio du* Film d'Art, *14, rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine.*

« M. Signoret, *interprète du rôle de Roger Laroque (Roger-la-Honte), comparaîtra en qualité d'accusé, et sera défendu par* M. Monteaux *de la Comédie-Française, dans le rôle de Lucien de Noirville.*

On filmera de 10 *heures à* 16 *heures et un lunch sera servi vers* 13 *heures* »,

Toute la presse cinématographique assistait à cette très intéressante séance de travail qui nous promet une magnifique réalisation.

Avis.

Nous prions les maisons avec lesquelles nous sommes en rapport de prendre note que M. R. Bernard n'appartient plus à aucun titre à *Cinémagazine*.

Souscription Séverin-Mars.

Nous avons reçu la souscription suivante :

Une amie du Cinéma. . . . . 5 fr.

Le total à ce jour se monte donc à la somme de 4.310 francs. LYNX

Erratum.

Dans notre dernier numéro, dans l'article de Rollini, *Les trucs au Cinéma*, une erreur typographique nous a fait écrire (page 362, 2e colonne, 32e ligne) : incendie de Cariri, c'est Cabiria qu'il faut lire.

EXPORT-FILM paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Prix du N° : 1 franc.

LE COURRIER DES " AMIS "

Exclusivement réservé à nos Abonnés et aux Membres de l'Association. (Le prix de la Cotisation des Amis du Cinéma est de 12 francs, payables par semestre, trimestre, ou mensualités de 1 franc.)

A tous les « Amis du Cinéma ». — Sur présentation de votre carte de sociétaire, Deschamps Jeune, tailleur, 37, rue Gaudot-de-Mauroy, vous fera une remise de 10 0 /0 sur le montant des commandes que vous lui confierez.

Adm. de Gina Manès. — 1° Merci beaucoup ; 2° Le numéro de téléphone de la Société des Ciné-Romans à Nice est 33-34 ; 3° Van Daële, 14, rue Pestalozzi, Paris ; 4° Mlle Blanche Roso *(Thérèse de Marsane)* dans *Pour une nuit d'amour* ; écrivez-lui aux bons soins des Films Thiemann, 118, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Little young girl. — 1° Le secrétaire de Doug vous répondra certainement.

Ginette R... — 1° Marie-Louise Iribe n'habite plus rue Cardinet, sa nouvelle adresse est : 57, rue du Général-Galliéni, Joinville-le-Pont (Seine) ; 2° Merci de vos compliments.

Deux inséparables. — J'ai déjà répondu à ces questions.

Nénette. — Les artistes favoris de M. Diamant-Berger ? Quelle question ; pourquoi ne le lui demandez-vous pas vous-même ? En tous cas, ce que je peux dire c'est que, chez lui, ce qui frappe tout de suite l'œil, ce sont les photos de : Max Linder, Pearl White et Crighton Hale.

Iris et Moi. — Fanny Ward a bien cet âge ; c'est une beauté éternelle.

Ami 1204. — Gabriel et Jean Signoret sont frères.

Cyclone. — Le concours de l'*Almanach du Cinéma* sera clos le 30 avril ; 2° Le rôle de Vauquelin dans *Gigolette* était tenu par Camille Bert.

J'adore mon Chouchou. — Ces films sont trop anciens. Ne pouvons vous donner les renseignements désirés.

Cécile Dumas. — Capitaine de Saint-Avit : Melchior, 60, rue de la Colonie ; Capitaine Morhange : Angelo, 11, boulevard Montparnasse ; lieutenant Massard : Roanne, 35, boulevard Lefebvre.

Paula Rosenblatt. — Recevrons avec plaisir le résumé du film dont vous nous parlez. Merci d'avance.

Petite Yette Laonnoise. — Avons bien reçu votre lettre et vous en remercions.

Ami 1240. — Pour Dudule (Clyde Cook) écrivez à Fox Studios 1417 N. Western, av., Hollywood (Californie) ; 2° Ce film est en cours de montage.

Une Croisienne. — 1° Nous avons bien reçu votre bulletin pour le concours de *l'Almanach du Cinéma* ; 2° Pour votre abonnement de 1922 : oui ; 3° N'espérez pas gagner votre vie en figurant au cinéma, vous seriez déçue.

Ami 1368. — Pour correspondre avec les A.A.C., il suffit que vous nous autorisiez à publier votre nom et votre adresse.

X. Y. Z. — Pour le maquillage, employez le fond de teint n° 2 ; poudre ocre-rachel ; à la place du cold cream, prenez du beurre de cacao, c'est excellent et ne rend pas le visage brillant ; nous publierons incessamment un article très détaillé sur le maquillage à l'écran.

Suzy. — 1° Dorothy Gish a 23 ans ; mariée à James Rennie ; 2° Jane et Katherine Lee que vous avez vues dans *Les petites romanesques* sont actuellement en tournée théâtrale à travers les Etats-Unis ; écrivez-leur aux bons soins du B. F. Keith Vaudeville Exchange, 1564, Broadway, New-York-City (U.S.A.) ; 3° Eugène O'Brien Players Club, 16, Grammerey Park, New-York-City ; en effet, son cœur est à louer.

Ellen H. — 1° Depuis le *Drame des Eaux-Mortes*, j'ai complètement perdu de vue Rex Stocken ; 2° Marcelle Pradot est célibataire ; Suzanne Delvé est mariée.

Farigouletto. — 1° *Louis Gény* de *L'Empereur des Pauvres* est incarné par M. Lorrain.

Germaine. — 1° Vous pouvez voir actuellement le mari de S. Milowanoff (M. de Meck) dans le deuxième épisode de *Parisette* où il remplit le rôle d'un domestique ; 2° Blanche Montel est brune dans la vie privée ; elle porte parfois une perruque blonde pour certains rôles.

D.P.V. — Voyez la biographie de Juliette Malherbe dans le n° 9 de 1921.

Admirateur d'Iris. — 1° Juliette Malherbe, 150, boulevard Montparnasse, Paris.

C. H. O. — Je ne connais pas personnellement ce confrère et ne puis vous renseigner.

W. de W. — Nous n'avons pas encore vu ces films en France ; dès qu'ils seront édités ici, je vous renseignerai.

Madonnina della Neve. — 1° Nous avons écrit aux directeurs de ces cinémas ; nous attendons leur réponse ; 2° La danseuse Orphelice et Bruto Castellani (dit *Ursus*) étaient les protagonistes du *Taureau Sauvage* ; voici l'adresse de ces deux artistes : Vay-Films, Via Appia nuova, Rome (Italie).

Mimi. — René Navarre prépare actuellement un ciné-roman de Gaston Leroux, qui sera sans doute publié dans *Le Matin* et dont le titre est : *Rouletabille chez les bohémiens ;* j'ignore encore quels seront les interprètes de ce film.

Lulu. — 1° Les costumes historiques sont prêtés par la maison qui tourne le film ; 2° les costumes de *L'Aiglonne* ont été spécialement établis pour la bande par la maison Souplet qui, ma foi, s'en est très bien tirée ; 3° Souplet, 18, rue de Douai, Paris.

Passionnée de l'art muet. — 1° Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?!... 2° En effet, Emmy Lynn a fait beaucoup de théâtre, elle était parfaite dans *Mon Bébé* et *Kit*, avec Max Dearly, et dans *L'Aigrette*, avec Réjane.

Totoche. — 1° Gabriel Signoret a 43 ans ; 2° *La Comtesse Noire* est un vieux film Pathé réalisé par René Leprince, interprété par Robinne, Jean Dax, Signoret et Alexandre ; 3° Andrew, F. Brunelle, Marcel Levesque, Yvette Andréyor, René Cresté dans *La Nouvelle Mission de Judex* ; 4° Vous pouvez voir actuellement Brunelle dans *L'Aiglonne* (rôle de Jacques Féraud) et dans *L'Empereur des Pauvres* (Arthur Bonnet-Picard), son prochain film est *Stella Lucente* (date de sortie : 28 avril), avec Claude Mérelle, Manuel Caméré, Rieffler et Madeleine Lyrisse.

Gaston B. — 1° Geneviève Félix s'apprête à tourner une comédie dont le titre et les partenaires sont encore inconnus ; 2° Gaby Morlay, Albert Bras, Gaston Modot dans *Le Chevalier de Gaby* (réalisation de Charles Burguet) ; 2° Gina Relly a 24 ans depuis le 25 décembre ; le film qu'elle a tourné en Amérique pour la Fox était intitulé *The face at your window ;* cette charmante artiste vient d'être engagée par une firme allemande ; 4° *L'Aiglonne* est de beaucoup supérieure à *Reine-Lumière*, heureusement ! ! !

Toujours plus haut. — Les scènes de guerre du film *Pour l'Humanité* ont été prises sur le vif par deux opérateurs courageux : King D. Gray et A. Mc Clain.

Linotte. — 1° Priscilla Dean tourne très régulièrement, seule l'édition de ses films est espacée ; 2° Huguette Duflos n'a pas abandonné l'écran ; vous la reverrez dans *Les Mystères de Paris.*

Lilian et Gish. — 1° Nous avons publié la photo du mari de Sandra Milowanoff dans la biographie que nous avons faite sur cette dernière (n° 40, page 7) et dans une scène de *Parisette* (n° 2, 2e année, page 59, dans le bas à gauche, à côté de Mathé) ; 2° Que lisez-vous dans *Cinémagazine* ? J'ai donné cinquante fois la distribution de *l'Orpheline* et de *Carnaval Tragique*, j'ai même dit que ce dernier était un film hollandais réalisé par M. Doxat Pratt, interprété par M. A. Millat et Mlle Evelyn Brent. Un petit peu plus d'attention à l'avenir, s.v.p.

Menthon. — Votre carte n'est plus valable voyez la modification que nous avons apportée à nos statuts relative à la cotisation dans le n° 49.

Haine et Douleur. — 1° J'ai donné l'adresse d'Hermann plus de fois certainement qu'il a encore d'années à « tourner » ; j'ai répondu plusieurs fois déjà que le concours de *l'Almanach du Cinéma* serait clos fin Avril et que le résultat paraîtrait dans *Cinémagazine* du 12 mai. Sans rancune, *Haine et Douleur ? ? ?*

Honneur aux vedettes. — 1° Oui, la scène des adieux de Napoléon a été tournée au Palais de Fontainebleau (voyez n° 14 de 1921) ; 2° *Tristan et Yseult* est un film remarquable dont le seul défaut est de ne pas être à la portée de tous les publics...

Jacques Delage. — En effet, six attractions dans un programme de cinéma, c'est exagéré ! Un intermède suffit grandement ! Tant pis pour les « numéros » que cette appréciation pourrait choquer !

Roger M. — Nous avons les emboîtages pour l'année 1921 complète.

Geneviève. — 1° Les conférences des *Amis du Cinéma* sont toujours annoncées dans *Cinémagazine*. Votre idée d'un « Bulletin » donnant les textes *in extenso* est excellente ; nous l'étudierons. Peut-être prendrons-nous des dispositions pour les publier dans une partie annexée au journal.

Bonheur en péril. — Excusez-nous, nous avions perdu votre lettre. 1° René Clair s'appelait précédemment René Chomette ; 2° Pas dans *l'Orpheline*, mais dans *Parisette*.

Aimant son Tomé... et Mathé. — Merci pour vos félicitations. 1° Voyez réponse faite à Cyclone ; 2° Dans le 2e épisode de *Parisette*, nous l'avons remarqué dans un rôle de domestique ; il n'était pas de la distribution de *l'Orpheline* ; 3° Non ; 4° Nous ne nous occupons que des artistes de cinéma.

Admiratrice d'Hermann et d'Iris. — 1° *Ad libitum* veut dire : *à volonté* ; les artistes (les dames surtout !...) n'étant pas obligés de dévoiler exactement leur date de naissance, cette expression laisse au lecteur le droit d'accorder à l'acteur l'âge qui lui convient le mieux.

G. Luneau. — Jack Perrin était le héros du *Fauve de la Sierra* ; il est l'époux de Joséphine Hill.

A tous. — L'édition des cartes postales des « Trois Mousquetaires » est épuisée.

IRIS

Pour correspondre entre " Amis "

Nous publions sous cette rubrique les noms et adresses des membres de l'Association des Amis du Cinéma désireux d'entretenir une correspondance avec d'autres « Amis » ayant le même désir. Il est bien entendu que cette correspondance doit être **strictement cinégraphique** : *nous prions donc les personnes dont le but est tout autre* **de bien vouloir s'abstenir.**

M. W. de W.... Boite postale 326, Bruxelles (Belgique).

Mlle Germaine Debrie, de Soissons, remercie les nombreux membres de l'*A.A.C.* qui lui ont écrit et s'excuse de ne pouvoir répondre à tous.

NOTRE AMI

ANDRÉ REYBAS, de l'A. A. C.

Photographe
et opérateur cinégraphique

36, Rue du Ponceau, Châtillon-sous-Bagneux

consentira à tous les Amis des conditions de faveur.
Agrandissement d'après photographie, format 30×40, encadrement chêne, au prix de **20 francs**.
Bouts d'essai pour juger de la photogénie : 50 frs. les 10 mètres de pellicule.

On opère tous les jours, sauf le Mercredi

Tramway : Châtelet-Châtillon.

LES CONFÉRENCES DES "AMIS DU CINÉMA"

Pour leurs œufs de Pâques, « *les Amis du Cinéma* » auront deux conférences dans deux quartiers de Paris.

Au 17e, réunion le lundi 3 avril, 133, avenue de Clichy, grande salle, à 8 h. 3/4 du soir.

Le Cinéma à l'École, causerie avec projections de la Maison Pathé, par M. Collette, membre de la Commission extra-parlementaire du cinéma.

Au 9e, réunion le jeudi 6 avril, mairie de la rue Drouot (grande salle) à 8 h. 3/4 du soir : *Les Œuvres d'Assistance sociale*, causerie avec projections de la Maison Pathé, appareil de la Maison Aubert, par M. Robert Marcel-Desprez, ancien délégué-conférencier de la Fondation Rockefeller en France et vice-président de l'Association des Amis du Cinéma.

L'intérêt de la première de ces réunions ressort, tout entier, de la personnalité de M. Collette, champion du cinéma éducateur depuis si longtemps, ayant préconisé le premier, à Paris, et pratiqué la projection à l'École. Nos amis des Batignolles seront heureux de cette prise de contact. M. J. Denais, conseiller municipal du quartier, ancien député de l'arrondissement, présidera cette manifestation.

L'attrait de la seconde soirée découlera surtout des films qui seront projetés, les uns, gracieusement offerts par la grande firme Schneider & Cie, un autre, tout à fait remarquable, *La Force de la Vie*, tourné en Corse par René Leprince, mis à notre disposition par la Commission américaine, dont on connaît le rôle dans la lutte pour la meilleure hygiène française.

L'entrée de ces deux conférences demeure toujours gratuite et nous y convions, en foule, les Amis du Cinéma et leurs familles.

DIDIER MONTCLAIR

ATTENTION

Si vous aimez ce journal, si vous voulez le voir prospérer et se développer, abonnez-vous, recommandez-le à vos amis.

Si vous ne pouvez vous abonner, achetez-le toujours au même marchand. En procédant ainsi, vous permettez au marchand de régulariser sa vente et vous nous évitez les retours de numéros invendus.

MERCI

LES FILMS RENÉ CARRÈRE

61, Boulevard Berthier, 61 — *Téléphone : WAGRAM 01-12*

vont produire, sous la Direction artistique du peintre **RENÉ CARRÈRE**
une série d'œuvres essentiellement françaises

ÉLÉGANCE, GRACE, ESPRIT, BONNE HUMEUR!

L'Étoile est une blonde ingénue dont les débuts feront sensation

Direction administrative : **M. A. CHEMEL**

ACADÉMIE DU CINÉMA

dirigée par Mme Renée CARL, du Théâtre Gaumont, 7, Rue du 29-Juillet, Paris
= Leçons et cours tous les après-midi. =

Pour les Dames

Hygiène & Esthétique

Grâce au Rasoir de sûreté

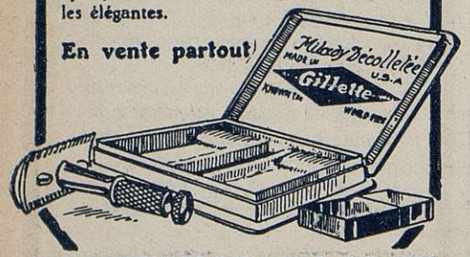
Gillette

" Milady décolletée "

Ayez toujours le dessous des bras blanc et velouté. Rasez-vous sans aucun danger de coupure.

Le GILLETTE " Milady décolletée " appareil doré dans son coffret façon Ivoire. a sa place sur la table-coiffeuse de toutes les élégantes.

En vente partout



GILLETTE SAFETY RAZOR, Sté Anme Fre 8 r. Scribe, PARIS

EL DORADO

Mélodrame cinématographique
de Marcel L'HERBIER (raconté par R. PAYELLE)
Un vol. luxueux. . . . . . **3 fr. 75**

LE GRAND JEU

Roman-ciné en 12 épisodes
de GUY DE TÉRAMOND
1 vol. in-8° abondamment illustré. . . . **2 fr. 50**
Adresser les commandes à " CINÉMAGAZINE "

DAME disposant d'une *chambre et cabinet de toilette* prendrait en pension (table et logement) jeune fille ou jeune hom. de bonne tenue. *Conditions modérées.* S'adr. à Mme Lacoste, 10, r. Chabanais (le mat. de préfér.).

ECOLE Professionnelle d'Opérateurs
66, Rue de Bondy - Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

COURS GRATUITS ROCHE O 19
35e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma, Tragédie, Comédie, Chant, 10, rue Jacquemont (XVIIe). Noms de quelques élèves de M. Roche qui sont arrivés au Théâtre ou au Cinéma : MM. Denis d'Inès, Pierre Magnier, Etiévant, Volnys, Vermoyal, de Gravone, Cueille, Téroi, etc., etc. Mlles Mistinguett, Geneviève Félix, Pierrette Madd, Louise Dauville, Eveline Janney, Pascaline, Germaine Rouer, etc., etc.

= Films actualités, 0 fr. 20 le mètre. =
Expédition depuis 15 m. **Muller**, 21, Fg. Poissonnière

TAILLEUR pr hommes, quartier de l'Opéra, recherche pr extension d'affaires associé tailleur pr dames ou comptable intéressé avec apport de 35.000 fr. S'adr. à M. Pascal, bureau du Journal.

POUR GRANDIR de 10 cent. en 3 mois jusqu'à l'âge de 35 ans: 25.000 brochures gratuites **Institut Américain** *Série C. 5 bis, Boul. des Italiens,* Paris (9e).

SOCIÉTÉ MODERNE D'IMPRESSIONS, 35, rue Mazarine — *Le Rédacteur en Chef-Gérant :* Jean PASCAL

SI vous vous intéressez au Cinéma
n'hésitez pas à nous demander

la COLLECTION COMPLÈTE

de

Cinémagazine

: : La première année comprend 4 beaux volumes reliés en toile rouge qui constituent une véritable

Encyclopédie du Cinéma

renfermant dans ses **1.800 pages** plus de *2.000 portraits d'artistes et de photographies d'après les films, 4 romans complets*, plus de *300 articles biographiques* ou *techniques*, etc.

La Collection et l'Abonnement à l'année en cours sont vendus aux conditions suivantes :

Année 1921	en 4 volumes reliés	**60** fr.
Année 1922	Abonnement depuis le 1er janvier . . .	**40** fr.
	TOTAL.	**100** fr.

20 FRANCS AU COMPTANT
avec la commande, et le solde à raison de
10 FRANCS PAR MOIS
payables à la date choisie par le souscripteur
AU COMPTANT: 90 FRANCS

On peut souscrire à la première année seule aux conditions suivantes :
20 francs à la souscription et 4 mensualités de 10 francs

Adresser les Commandes à MM. les Directeurs de CINÉMAGAZINE, 3, Rue Rossini, Paris.

Photographies d'Étoiles

Édition de "CINÉMAGAZINE"

Ces photographies du FORMAT 18×24 sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions offertes jusqu'ici aux amateurs. Adresser les commandes à "CINÉMAGAZINE", 3, rue Rossini.

Prix de l'unité : 1 fr. 50

(Au montant de chaque commande, ajouter **0** *fr.* **50** *pour les frais d'envoi).*
(Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

1. Alice Brady
2. Catherine Calvert
3. June Caprice (*en buste*)
4. June Caprice (*en pied*)
5. Dolorès Cassinelli
6. Charlot (*à la ville*)
7. Charlot (*au studio*)
8. Bébé Daniels
9. Priscilla Dean
10. Régine Dumien
11. Douglas Fairbanks
12. William Farnum
13. Fatty
14. Marguerita Fischer
15. William Hart
16. Sessue Hayakawa
17. Henry Krauss
18. Juliette Malherbe
19. Mathot (*en buste*)
20. Tom Mix
21. Antonio Moreno
22. Mary Miles
23. Alla Nazimova
24. Wallace Reid
25. Ruth Rolland
26. William Russel
27. Norma Talmadge, *en buste*
28. Norma Talmadge, *en pied*
29. Constance Talmadge
30. Olive Thomas
31. Fanny Ward
32. Pearl White (*en buste*)
33. Pearl White (*en pied*)
34. Andrée Brabant
35. Irène Vernon Castle
36. Huguette Duflos
37. Lilian Gish
38. Gaby Deslys
39. Suzanne Grandais
41. Musidora
42. René Navarre
43. André Nox
44. Mary Pickford
45. France Dhélia
46. Emmy Lynn
47. Jean Toulout
48. Mathot dans « *L'Ami Fritz* »
49. Jeanne Desclos
50. Sandra Milowanoff, dans « *L'Orpheline* »
51. Maë Murray
52. Thomas Meighan
53. Gabrielle Robinne
54. Gina Relly (*Silvette de « l'Empereur des Pauvres »*)
55. Jackie Coogan (*Le Gosse*)
56. Doug et Mary (*le couple Fairbanks-Pickford*) photo de notre couverture n° 39).
57. Harold Lloyd (*Lui*)
58. G. Signoret, dans le « *Père Goriot* »
59. Geneviève Félix
68. Nazimova (*en buste*)
70. Max Linder (*sans chapeau*)
71. Jaque Catelain.
72. Biscot
73. Fernand Hermann
74. Georges Lannes
75. Simone Vaudry
76. Fernande de Beaumont
77. Max Linder (*avec chapeau*)

LES ARTISTES DES "*TROIS MOUSQUETAIRES*"

40. **Aimé Simon-Girard** (D'Artagnan) (*en buste*)
60. **Jeanne Desclos** (La Reine)
61. **De Guingand** (Aramis)
62. **A. Bernard** (Planchet)
63. **Germaine Larbaudière** (Duchesse de Chevreuse)
64. **Pierrette Madd** (Madame Bonacieux)
65. **Claude Mérelle** (Milady de Winter)
66. **Martinelli** (Porthos)
67. **Henri Rollan** (Athos)
69. **Aimé Simon-Girard** (*à cheval*)

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)
ASCENSEURS — TÉLÉPHONE : ROQUETTE 85-65

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes, metteurs en scène MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES de 14 à 21 heures
LES ÉLÈVES SONT FILMÉS ET PASSÉS A L'ÉCRAN AVANT DE SUIVRE LES COURS

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions
Si vous désirez savoir si vous êtes doué

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons **TOUT**; Mariages, Baptêmes, etc.
TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont **PARTOUT.**

LE CINÉMA POUR TOUS

avec le

"SUPER-PHÉBUS"

Nouvel appareil de Salon pour Familles, Institutions, Patronages

APPAREIL LE :	*SEUL :*
plus Simple	*Permettant la projection animée et fixe du film sans risque d'incendie*
plus Robuste	
plus Précis	
plus Fixe	
plus Économique comme consommation de courant	***et sans diminution d'intensité lumineuse***
Meilleur marché passant tous les films	*Permet la projection des clichés photographiques*

Seul appareil ne nécessitant aucune mise au point pour l'éclairage, le centrage de la lampe étant automatique et constant, de ce fait aucun apprentissage à faire et aucune déperdition de lumière. Seule lampe d'une construction nouvelle non survoltée, ayant une durée de projection inconnue à ce jour, fonctionnant directement sur le courant du secteur sans résistance.

Meilleur marché que les appareils d'avant-guerre
puisque ce poste vaut 565 Francs

Vendu avec Facilités de Paiement

Pour tous renseignements, s'adresser à la Société des Appareils Cinématographiques "PHÉBUS"
41 bis et 43, rue Ferrari, MARSEILLE - Téléphone : 52-82

Agences dans les principales villes

BUREAU de PARIS : M. de Bont, 51, rue de Paradis
Téléphone : LOUVRE 43-99

Appareils et accessoires toujours en stock

2e ANNÉE
N° 13. 31 Mars 1922

CE NUMÉRO CONTIENT DEUX PLACES DE CINÉMA A TARIF RÉDUIT

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

Photo Witzel

WILLIAM RUSSEL

le sympathique jeune premier américain